

271.61
L497

†
†
†
†
†
†
†
†

115

1358

✓





271.61
L 497

LETTRE

DUR. PERE

LOUIS LE COMTE,

DE LA COMPAGNIE
DE JESUS.

A MONSEIGNEUR
LE DUC

DU MAINE,

SUR LES CEREMONIES
DE LA CHINE.



A PARIS,

M. DCC.

BX

3746

.65

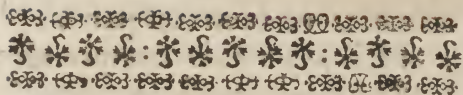
L+3

1700

435mtam

42570672

12/9/008



LETTRE
 A MONSEIGNEUR
 LE DUC
 DU MAINE,

Sur les Ceremonies de la Chine.

MONSEIGNEUR,

Je ne suis pas surpris que les Heretiques se déchainent ouvertement contre nous: ils nous regardent depuis long - tems comme leurs ennemis declarez; & il est de leur interest de décrier dans le monde des gens qui les attaquent, & qui les

combattent de toutes parts.

Mais je ne puis comprendre que plusieurs personnes à qui la Religion, la conscience & le zèle du bien public inspirent ordinairement des maximes d'une exacte probité, se laissent si facilement prévenir, quand il s'agit de condamner nôtre conduite.

On répand à Paris des Livres & des Ecrits injurieux, où nous sommes traitez d'Idolâtres. On veut que nous approuvions les superstitions de la Chine, & que nous permettions aux nouveaux Chrétiens de sacrifier publiquement aux Idoles.

Une occasion de cette nature ne devoit pas imposer aux ennemis des Jesuites les plus passionnez: comment ceux qui se veulent distinguer dans le mon-

de par un air de réforme & de pieté , s'en laissent-ils si facilement ébloüir ? Mais quoyqu'ils puissent dire , le danger n'est pas si grand pour les Jesuites qu'ils le font ; & quand la malignité , qui regne aujourd'huy dans le siècle , répandroit encore sur les yeux des hommes de plus épaisses tenebres , tandis qu'il restera un peu de bon sens dans le monde , l'on ne se persuadera pas aisément , que nous allions l'encensoir à la main, adorer les faux Dieux de l'Orient.

Entretenir parmi les Catholiques la pureté de la Foy , la défendre contre les Heretiques, la porter jusqu'aux extremittez de la terre ; C'est-là , Monseigneur , l'esprit particulier de nôtre Compagnie, c'est son vray caractere: Nous avons herité ce

zèle de nos Peres, & les persecutions que nous souffrons aujourd'huy, font assez connoître que ce précieux dépôt est encore tout entier entre nos mains.

Après tout, comme il n'y a point de calomnie si grossière, à laquelle la passion ne puisse quelquefois donner un air de vérité; il me semble que nous devons là-dessus au public un éclaircissement qui instruisse les Sçavans, qui édifie les gens de bien, & qui impose silence, s'il se peut, aux ennemis des Jesuites & à ceux de la Religion.

C'est, Monseigneur, ce que nous tâcherons de faire dans la suite. Cependant Vôtre Altesse Serenissime, ne trouvera pas mauvais, que je la prévienne contre les faux bruits de nos adversaires & que je justifie par

avance en son esprit, des Missionnaires qu'elles ne peut croire coupables sans se condamner, si je l'ose dire, elle-même.

Car enfin, Monseigneur, il y a plus de quinze ans que vous les honorez de vôtre protection. Vous avez connu la Chine presque aussi-tôt que l'Europe. Dès vôtre enfance vous vous faisiez un plaisir de nous entendre parler, non pas de ses richesses, ni de la magnificence de sa Cour, ni des victoires de ses Empereurs; que pouvions-nous vous en dire, qui ne fut au dessous de ce qui vous environnoit, & de ce que vous admiriez tous les jours. Quand on aproche d'aussi près que vous faites, le plus grand Roy du monde; quand, comme vous, on est élevé sous ses yeux, & presque en son sein;

peut-on être sensible à la gloire de tous les autres conquerans ?

Mais vous étiez vivement touché, Monseigneur, d'apprendre que la Foy dans la Chine triomphoit depuis long-tems de l'idolatrie & que le Royaume de Jesus-Christ s'affermissoit chaque jour par les travaux, par le zèle, par la sainteté de ses Ministres ; que même nos sciences prophanes y faisoient jusques dans les Palais des Princes, respecter la Religion.

Comme vous joigniez dès-lors à beaucoup de piété, une forte inclination pour toutes ces sciences ; vous fustes bien aisé de voir que l'esprit n'étoit pas opposé à la vertu ; qu'il y conduit même insensiblement ceux qui en sçavent faire un bon usage, & qu'une humble étude des veritez naturelles nous

donne presque toujours de l'amour pour l'Autheur de la nature.

Ce fut par là, Monseigneur, que vous commençâtes à connoître, à aimer, à estimer nos Missions. Le Roy parut touché de ces sentimens, & nous devons à vos sollicitations ce que ce grand Prince fit alors pour nous établir solidement dans l'Asie.

Ce qui est surprenant, Monseigneur, c'est que ce zèle ne s'est point ralenti avec l'âge. Il a crû au contraire au milieu des plus importantes affaires, dans les agitations de la guerre, parmi les divertissemens de la paix.

L'ambition, les succez, les charmes de la Cour, n'ont pas donné dans vôtre cœur la moindre atteinte à la Religion; &

non content de la conserver dans vous-même, & de l'honorer par une vie exemplaire, vous contribuez encore par vos liberalitez à l'étendre jusqu'à l'extrémité du monde.

Mais quel déplaisir pour vous, Monseigneur, si tous ces soins devenoient inutiles ; si au lieu de procurer, comme vous pensez, de saints Missionnaires à la Chine, vous ne luy donniez que de faux Apôtres ? Il est sans doute de vôtre intérêt, aussi bien que du nôtre, que vous en connoissiez le véritable caractère. Comme vous avez plus de penetration, plus de solidité, plus de finesse d'esprit que personne, vous découvrirez aisément la verité. J'espère aussi que vous la ferez sentir à ceux qui la cherchent, & qu'on n'osera pas à l'avenir

condamner si facilement ce que vous aurez vous même jugé raisonnable.

Mais pour être parfaitement instruit sur cette matiere , il est necessaire , Monseigneur, avant toutes choses , que vous sçachiez un peu ce que c'est que la Chine , & combien le genie de ses Habitans est différent du nôtre.

Quand les Chinois jugent de nos mœurs , selon les idées particulières qu'ils se sont formées depuis quatre mille ans , peu s'en faut qu'ils ne nous regardent comme des Barbares. De même quand nous comparons les coûtumes de la Chine aux usages de l'Europe ; de la nation du monde la plus sage & la plus polie , nous en faisons la nation la plus bizarre & la plus déraisonnable.

Nous nous trompons tous également , parce que les préventions de l'enfance nous empêchent de considérer, que la plupart des actions humaines sont indifférentes d'elles-mêmes , & ne signifient proprement que ce qu'il a plu aux peuples d'y attacher dans leur première institution. En France on se découvre pour saluer ceux qu'on honore ; il faut à Siam se déchauffer pour paroître avec respect devant le Prince ; & la civilité veut à la Chine , qu'on soit couvert & botté , même en présence de l'Empereur.

Tout cela paroît bien différent , & tout cela néanmoins exprime par tout la même chose. Les peuples ont pour agir , aussi bien que pour parler , un langage particulier ; & les manières des étrangers, sont, com-

me leurs paroles , toujours choquantes & ridicules à ceux qui en ignorent le véritable sens.

Au reste, quoy qu'on ne doive jamais précipiter son jugement sur les coûtumes des nations étrangères , il faut être particulièrement en garde lorsqu'il s'agit de condamner les Ceremonies des Chinois , tant leurs idées sont éloignées des nôtres.

Quand on les voit se prosterner les uns devant les autres, les genoux en terre , les mains jointes & la tête courbée; quand on remarque que non contents de saluer ceux qu'ils visitent, ils s'inclinent profondément devant toutes les chaises , & s'arrêtent à toutes les portes & à tous les coins de la maison, pour y faire de profondes réverences, On s'imagine d'abord qu'ils ont

perdu le sens , ou qu'ils prennent la maison pour un Temple , les chaises pour des Statuës , & celuy qu'ils visitent pour une Divinité. Tout cela neanmoins est parmy eux une marque de respect fort ordinaire ; & ce seroit une incivilité grossière de manquer en cette occasion , à la moindre partie de ces Ceremonies.

On est encore plus surpris quand on assiste , pour la première fois , à ce qui se passe dans leurs festins, où il est assez difficile de connoître ce que les Chinois prétendent ; si c'est une Comedie qu'ils jouient , ou une Fête qu'ils celebrent, ou un Sacrifice qu'ils offrent ; car enfin ce n'est pas tant pour manger que les conviez se mettent à table , que pour s'exercer durant sept ou huit heures

en mille fortes d'actions extraordinaires, dont les unes paroissent tout-à-fait comiques, & les autres tout-à-fait Religieuses.

Le Maître de ces Ceremonies a soin que tout se fasse par compas & par mesure. On y honore la table & le buffet; on se prosterne devant les viandes: on y tuë quelquefois des animaux, qu'on présente encore tout sanglans aux conviez; on y brûle de l'encens ou des pastilles; on y fait des especes de libations de vin & de thé, que chacun de son côté eleve en l'air, & porte ensuite à la bouche, seulement pour y goûter. Tout cela paroît tres-naturel aux Chinois, mais c'est un mystère pour les Europeens qui n'en comprennent pas les raisons.

Que diray-je des honneurs que le Peuple rend quelquefois aux Gouverneurs des Villes , quand ils se retirent dans une autre Province , après avoir exercé leurs Charges avec l'approbation du Public.

Dés qu'ils commencent leur voyage, ils trouvent sur le grand chemin durant deux ou trois lieuës , des tables rangées d'espace en espace , qui representent parfaitement un autel. Car elles sont entourées d'une longue piece de soye , qui pend jusqu'à terre : on y brûle des parfums , on y voit des chandeliers & des bougies, des viandes, des legumes, & des fruits : à côté , comme sur des credences , sont disposez le vin & le thé qu'on luy doit offrir. Aussitôt que le Mandarin paroît , le Peuple se met à genoux , cour-
be

be la tête jusqu'à terre & l'adore, ce semble, comme une Divinité. Les uns font semblant de pleurer, les autres le prient de descendre, & de recevoir les dernières marques de leur reconnaissance. On luy presente cependant le vin & les viandes qui luy sont préparées, & on l'arrête ainsi continuellement à mesure qu'il s'avance, jusqu'à ce qu'il soit arrivé au premier gîte.

Ce qu'il y a de plaissant, c'est que de moment à autre, il trouve des gens qui luy tirent respectueusement ses bottes, pour luy en donner de nouvelles; de sorte que dans moins de trois ou quatre heures, il en chauffe quelquefois plus de trente ou quarente paires, qu'on lui ôte & qu'on luy donne successivement. Au reste toutes ces bottes qui

ont touché au Mandarin ,
font reverêes par ses Amis , &
conservêes comme une espe-
ce de relique dans leurs mai-
sons.

Ce que les Chinois font pour
honorer les morts , n'est pas
moins outré , que ce qu'ils pra-
tiquent à l'égard des Vivans.
C'est entre eux une maxime é-
tablie ; non seulement par les
Loix, mais encore par un usa-
ge universel , qu'il faut rendre
à ceux qui sont decedez , les
mêmes honneurs qu'on leur
rendoit , quand ils étoient en-
core en vie.

Lors donc que le Pere de
famille est mort , on met son
corps dans un cercuïl de bois
verni , doré & peint avec tous
les ornemens qui conviennent
à sa qualité. Ses Enfans le gar-
dent quelquefois ainsi plusieurs

années dans leur maison ; jusqu'à ce qu'ils soient en état de luy faire des obseques magnifiques. Cependant la famille a des jours marquez pour le pleurer. Tous reconnoissent qu'ils luy doivent la vie , les biens , la bonne éducation. Ils luy offrent les viandes , les ris, le vin dont il ufoit auparavant ; ils brûlent même à son honneur des bougies & des parfums ; & comme ils sçavent que son ame n'est plus presente, ils pendent auprès de la Biere un Tableau où l'on a écrit le nom & la qualité du Mort , avec ces paroles : *C'est icy le siege de l'Âme* , que les Sçavans entendent de cette sorte, comme l'Âme est absente , c'est icy le lieu où il faut l'honorer , comme si elle étoit presente. Ces Ceremonies ou quelques autres semblables,

se pratiquent aussi quelquefois sur les tombeaux.

Mais si les Peuples se distinguent, en ce qui regarde les honneurs qui croient devoir rendre à leurs Morts, les Sçavans semblent encore encherir sur le Peuple, quand il s'agit d'honorer les anciens Legislateurs ou les plus celebres Philosophes de l'Empire.

En chaque Ville on a élevé un Palais, qui sert aux assemblées des Sçavans; dans l'une des Salles, on voit diverses petites planches dorées & vernies, suspenduës à la muraille, où l'on a écrit les noms de ceux qui se sont autrefois distinguez dans les Sciences. Confucius tient entre eux le premier rang. C'est ce Philosophe, qui durant sa vie a tâché par ses exemples de donner une forme parfaite

au Gouvernement, & qui après la mort en a laissé dans ses livres les principales maximes.

Mais comme tout ce qu'il a écrit, ne regarde point directement la Religion, on doit juger que ce n'est point aussi par un sentiment de religion, mais par un pur esprit de reconnoissance, qu'on luy rend tous ces honneurs dans l'Empire. Et certainement ce que les Empe-reurs ont souvent déclaré dans leurs Edits, ce que nous lisons dans les Ceremoniaux, ce que nous répondent tous les jours les plus habiles Docteurs, ce qui se pratique en tant d'autres occasions, où l'on n'apperçoit pas même la moindre ombre de superstition, doit nous convaincre de cette verité.

Voicy en peu de mots, Monseigneur, comme les gens de

Lettres en usent à l'égard de ce Prince des Philosophes.

Ceux qui , après des examens très-rigoureux , ont été jugez capables d'être mis au nombre des Bacheliers , se rendent tous ensemble dans la maison d'un Mandarin * avec des vestes de toile noire & un bonnet assez grossier. Dès qu'ils sont en sa presence, ils s'inclinent tous jusqu'à terre, ils se mettēt à genoux & se prosternent ensuite plusieurs fois, selon la coûtume du pais. Après cette premiere Ceremonie , ils se relevent & se rangent à droit & à gauche sur deux lignes , jusqu'à ce que le Mandarin ait donné ordre à ses Officiers de leur presenter des habits plus decens. On apporte donc de tous côtez des vestes , des furtouts , des bottes & des

* Ti-hio-tao.

bonnets de soye ; chacun prend l'habit qui luy convient , & retourne se mettre en ordre pour se prosterner de nouveau devant le tribunal du Mandarin. De-là ils marchent avec beaucoup de gravité jusqu'au Palais de Confucius , ils s'inclinent profondément , & courbent la tête jusqu'à terre devant son nom & devant ceux des plus celebres Philosophes, comme ils avoient fait un moment auparavant dans la maison du Mandarin. Enfin , ils se retirent sans rien dire , sans rien demander , sans rien offrir à Confucius.

Voilà la premiere fonction des Bacheliers , qui se fait dans une Ville du premier ordre, & dont personne ne peut être dispensé ; la seconde se pratique de la maniere suivante.

Dés que les Bacheliers sont

de retour en leur Pais , ceux du même territoire vont ensemble se prosterner devant le Gouverneur qui les attend , & qui reçoit sur son Tribunal ces nouvelles marques d'honneur ; il se lève ensuite , il leur offre du vin dans des coupes qu'il élève auparavant en l'air. On distribuë par tout des pieces de soye rouge , dont chacun se fait une espece de baudrier ; ils reçoivent aussi deux baguettes entourées de fleurs d'argent, qu'ils attachent à droit & à gauche sur leurs bonnets en forme de caducée ; un moment après le Gouverneur marche à leur tête jusqu'au Palais de Confucius , pour achever la Ceremonie par le salut ordinaire.

C'est là comme le sceau qui les établit & qui les met en possession de leur nouvelle dignité

parce qu'alors ils reconnoissent Confucius pour leur Maître, & témoignent par cette action qu'ils veulent dorenavant suivre ses maximes dans le Gouvernement de l'Etat.

Mais comme ces deux Cere-
monies ne font pas tant un hõ-
neur rendu par le public à con-
fucius , qu'une protestation de
quelques particuliers qui se dé-
clarent par-là ses Disciples ; les
Empereurs outre cela , ont cru
que par un esprit de reconnois-
sance, il étoit bon que les Doc-
teurs & les gens de Lettres fis-
sent , comme au nom de l'Em-
pire , un festin à ce grand hom-
me. C'est sur tout par-là que
les Chinois témoignent leur af-
fection & leur respect ; & d'ail-
leurs , comme j'ay dit , c'est
leur ancienne maxime , qu'il
faut traiter ceux qui sont morts

comme ils meritoient d'être traité durant leur vie.

La veille du jour destiné à cette Fête , on a soin de preparer toutes choses. On tue un cochon , on apporte du vin , des fruits , des fleurs & des legumes qu'on range sur une table parmi des bougies & des cassolettes.

Le lendemain les Gouverneurs , les Docteurs & les Bacheliers se rendent au son des tambours & des hautbois , dans la sale du festin. C'est celle dont j'ay déjà parlé à l'occasion des Bacheliers, Le Maître des Ceremonies qui doit regler toute l'action , ordonne comme un Officier qui feroit faire l'exercice à des Troupes , tantôt de s'incliner , tantôt de se mettre à genoux & tantôt de se courber jusqu'à terre. Quand le

temps de la Ceremonie est venu, le premier Mandarin prend successivement les viandes, le vin, les legumes, & les presente devant les noms des Philosophes, disant qu'il souhaite que ce jour là soit heureux pour l'assemblée. On fait ensuite en peu de mots le Panegyrique de Confucius, on loue sa science, sa sagesse, ses bonnes mœurs, mais on ne parle ni de sa sainteté, ni de son pouvoir, ni des biens que l'Empire espere de sa protection. Ce sont des idées qui sont venuës à quelques Missionnaires peu instruits, ou à quelques Idolatres superstitieux. Les Docteurs se piquent entre eux d'émulation en considerant la science de leur Maître, & les honneurs qu'on rend en sa personne à tous les Sçavans : mais ils sont fort persua-

dez , que c'est uniquement par la lecture de ses livres , & non pas par son secours , & par ses graces qu'ils deviendront habiles gens.

C'est ainsi que cette action commence ; elle finit par des inclinations & des révérences réitérées , par le son des flutes & des hautbois , & par les civilitez reciproques que les Mandarins se rendent les uns aux autres. Enfin on enterre le sang & le poil de l'animal qui a été offert , & on brûle en signe de joye , une longue piece de soye , qui est attachée au bout d'une pique , & qui flotte jusqu'à terre , à la manière des drapeaux.

On va ensuite dans une seconde salle rendre à peu près les mêmes honneurs aux anciens Gouverneurs des Villes

& des Provinces , qui se sont autrefois rendus illustres dans l'Administration de leurs Charges. Enfin dans une troisième salle où sont les noms des bons & des vertueux Citoyens, l'on fait encore les mêmes ceremonies, témoignant ainsi, que la vertu en quelque personne qu'elle se trouve, mérite également d'être honorée.

Les Rois & les grands de l'Empire ont outre cela, des appartemens particuliers dans leurs Palais, où ils rendent de semblables marques de respect & de reconnoissance à la mémoire de leurs ancêtres. C'est ce qui a fait croire à quelques-uns, que ces salles, aussi-bien que celles de Confucius, étoient des temples; que ce Philosophe & les autres morts étoient des Idoles, & que ces festins

ou ces presens devoient passer pour de veritables sacrifices.

Et certainement toutes ces Ceremonies , qui ont selon nos idées tant de rapport à un culte religieux , & l'abus que les Bonzes & le peuple grossier font tous les jours des actions les plus indifferentes , ont obligé assez long-tems nos premiers Missionnaires à suspendre leur jugement , avant que de rien décider sur une matiere si importante.

Ils sçavoient assez d'un côté , que quand il s'agiroit de convertir toute la terre , ce seroit un horrible sacrilege d'introduire l'erreur la plus legere dans l'Eglise de Jesus-Christ , cette épouse sans tache & sans ride. Ils avoient lû dans les saintes Ecritures que le Seigneur ne peut rien avoir de commun avec

Belial. Mais d'ailleurs ils faisoient reflexion qu'il n'étoit pas juste de condamner légèrement les coustumes d'un Empire aussi ancien & aussi sage que celuy de la Chine, parce qu'elles n'étoient pas conformes à nos idées; qu'après tout on les avoit établies dans un temps, où il n'y avoit pas encore eu parmi les Chinois la moindre ombre d'idolatrie; que toute la nation les regardoit comme le lien le plus étroit de la société civile; qu'en les interdisant toutes, on auroit le déplaisir d'attirer sans nécessité sur les nouveaux Chrétiens de sanglantes persecutions, & de fermer pour toujours la porte à l'Evangile.

Pour sortir de cet embarras, & prendre là-dessus une resolution qui fust en même temps

conforme à la pureté de la Foy & au bien particulier de ces Missions , les Jesuites s'appliquerent avec un zèle que nos ennemis ne peuvent s'empêcher de louer , à l'étude de la langue & des sciences du País. Ils employerent plus de quinze ans à déchiffrer leurs Hieroglifes , ils interrogerent les Sçavans , ils examinerent la Religion des Bonzes ; ils eurent commerce avec les Magistrats & les Gouverneurs des Provinces , ils s'instruisirent du gouvernement, des coûtumes , du genie particulier des peuples , & pour en connoître encore plus particulièrement l'esprit & le caractère , ils remonterent par la lecture des anciennes histoires, jusqu'aux premiers siècles de la Monarchie. Enfin, après un travail que la grace seule & le zé-

le des ames peuvent rendre supportable, voicy l'idée qu'ils se formerent de la Chine.

1. Ils remarquerent que cet Empire étoit le plus ancien de tous ceux que nous connoissions par nos histoires prophanes, que leurs premiers Rois avoient été sçavans, religieux, politiques; que les peuples se soumettant sans peine à leurs Loix, étoient devenu la nation du monde la mieux réglée & la plus heureuse; que pour ne rien perdre de leur probité & de leur politesse, ils s'étoient fait une maxime d'Etat de n'avoir aucun commerce avec leurs voisins, gens grossiers & barbares, que de cette sorte ils avoient toujours conservé leurs coutumes particulieres.

2. Ils trouverent que les premiers Chinois avoient con-

nu un Dieu Souverain, & des esprits inferieurs qui veillent à la conservation des Rois, des Gouverneurs, des Magistrats & du Peuple; qu'ils leur rendoient un culte religieux, & que cette religion qui étoit sans doute venuë des enfans de Noé, avoit continué à la Chine prés de deux mille ans, sans presque aucun mélange d'Idolatrie.

3. Leur Morale parut aussi pure que la Religion, & les Missionnaires admirerent souvent les excellentes maximes & les exemples de vertu heroïque, qui sont répandus dans la pluspart de leurs anciens livres.

4. Quoy que dans ces livres on trouve par tout des traces d'une bonne Religion, on voit néanmoins évidemment que les Auteurs ne s'y propo-

sent presque d'autre fin que le bon ordre de l'Etat , leurs Loix regardent uniquement la police , les Ceremonies civiles, les moyens de conserver la Paix & la tranquillité de l'Empire. Pour y reussir , ils ont crû qu'il falloit sur tout établir quatre maximes ou plutoft inspirer quatre sentimens qui fussent comme l'ame & la regle vivante du Gouvernement parfait. L'amour des Sciences ; l'obeissance des sujets à leurs Princes la douceur & la politesse dans la société civile ; & le respect des enfans pour leurs peres. L'étude des Sciences , disent-ils , occupe , polit , & perfectionne l'esprit ; la soumission des sujets empêche les seditions & les revoltes ; le respect des enfans entretient l'union des familles.

Pour donner au Peuple une haute idée des sciences ; ils ont tellement multiplié leurs caractères & les ont rendus si obscurs, que si c'est une science, c'est sans doute la science la plus profonde qui ait jamais été dans le monde. Ces caractères si difficiles, si mystérieux, si peu entendus des Chinois même les plus habiles, sont néanmoins devenus tres-communs, par le soin qu'on a pris de les repandre sur les monumens publics. Ils sont gravez sur le Marbre des Mausolées, sur les portes des Villes ; sur les arcs de triomphe ; sur les Ponts des Rivières, sur presque toutes les pierres qui soutiennent les levées des Canaux, comme si par-là on avoit eu dessein de les exposer à la veneration publique ; on les

honore même dans les livres les plus ordinaires, dont on ramasse les feuilles avec respect ; si par hazard elles étoient tombées , ce seroit un crime d'en faire un usage prophane ; de les fouler aux pieds en marchant, ou de les jeter même avec indifférence.

On inspire encore plus de respect pour les Auteurs des livres , & sur tout pour les anciens Législateurs de L'Empire. Les Rois & les gens de Lettres les regardent tous également comme leurs Maîtres. Ils honorent publiquement leur mémoire , ils relevent leurs moindres actions & leurs vertus les plus communes , ils reverent presque jusqu'à leur défauts.

Cette estime que les Chinois ont conçue pour les Sça-

vans , réveille par tout l'émulation dans la jeunesse. Ainsi les esprits ne languissent point dans une molle oisiveté, & l'on voit de toutes parts les enfans s'exciter les uns les autres au travail, d'autant plus que les grands du Royaume ne soutiennent l'éclat de leurs familles ; que par une longue étude , & que le peuple ne peut presque jamais faire une mediocre fortune, que par la voye des sciences.

5. Nos Missionnaires ne pouvoient assez admirer l'obeissance que les Chinois rendent à leurs Magistrats ; un peuple infini, inquiet , interessé jusqu'à l'excez & toujours en mouvement pour acquerir du bien par toutes sortes de voyes, est néanmoins gouverné & retenu dans les regles du devoir par un tres-

petit nombre de Mandarins ; tant l'ombre seule de la Majesté Royale, qui paroît dans leurs personnes, a de pouvoir sur les esprits.

Car il est vray que l'Empereur est à la Chine, si l'on en juge par les apparences, une espece de Divinité. Autrefois il se tenoit toujourns caché dans son Palais, comme dans un Sanctuaire, & ses sujets le croyoient d'autant plus élevé au dessus d'eux, qu'il paroïssoit moins homme, & qu'il entroit moins dans le commerce du monde.

Quoy que l'Empereur se soit un peu plus humanisé dans la suite, les Grands de la Cour & mêmes les premiers Princes du sang, ne laissent pas encore de le révéler presque jusqu'à l'adoration. Ils se proster-

nent non seulement en sa presence , mais encore devant son fauteuil & devant son trône ; ils se mettent même à genoux à la vûë de son habit ou de sa ceinture ; ses ordres sont sacrez , & sa volonté est écoutée comme s'il étoit descendu du Ciel. Ce n'est pas qu'ils ne connoissent ses défauts , & qu'ils ne condamnent souvent au fond du cœur , ses passions & ses vices. Mais ils croyent devoir donner au dehors ces marques d'un profond respect, pour obliger les peuples à leur exemple de se soumettre aux commandemens du Prince.

6. Pour ôter aux esprits cette rudesse que la negligence des devoirs civils , & la trop grande liberté de suivre son caprice introduit souvent parmi les peuples , les Chinois ont

fait des regles de civilité & de politesse. Et en effet les saluts ordinaires , les visites , les presents , les festins & tout ce qui se pratique en public , & dans le domestique , sont plutôt des loix rigoureuses que des usages introduits peu à peu par la coutume.

Il y a même un Parlement à Peking , dont l'unique fonction est de conserver l'usage des Ceremoniaux de l'Empire. Et il est si rigoureux sur ce point , qu'il ne pardonne pas même aux étrangers , s'ils y manquent par mégarde. C'est pour cela qu'on instruit les Ambassadeurs en particulier , & qu'on les exerce aux Ceremonies du Pais durant quarante jours , avant que de les introduire à la Cour,

Au reste cette police des civilitez politiques, se réduit pres-

que toute à regler la maniere dont on doit s'incliner , se mettre à genoux , se prosterner une ou plusieurs fois, selon le temps ou le lieu , selon l'âge & la qualité des personnes ; sur tout quand on se visite , quand on fait des presens , ou quand on donne à manger à ses amis. Car alors tout est réglé comme dans les actions les plus religieuses.

Les étrangers qui sont obligez de s'y conformer, gemissent sous le poids de ces fatigantes Ceremonies ; mais les Chinois ne s'en rebutent point ; au contraire ils s'en font un mérite parmi nous ; & ils croient que c'est faute d'une semblable éducation , que les autres peuples sont devenus grossiers & barbares dans le monde.

7. Mais de toutes les maxi-

mes que les Jesuites trouverent établies dans les anciens livres de la Chine, ils n'en virent aucune qui fut plus dans l'esprit de la Nation, & qui soit en effet plus regulierement observée, que celle qui oblige les Enfans de respecter leurs Peres & leurs Ancestres.

On a poussé ce sentiment de pieté naturelle, au-delà de ce qu'on peut dire; & il faudroit un volume entier pour exprimer tout ce que pensent sur cela les Chinois. Selon eux, les peres qui ont donné la vie & le bien à leurs enfans, doivent toujours être les Maîtres de l'un & de l'autre. C'est une sentence de leur Philosophe *que les Rois doivent avoir dans l'Empire toute la tendresse d'un pere, & que les peres dans leurs familles doivent avoir toute l'autorité des Rois.*

Les enfans se prosternent chaque jour devant eux, & continuent de leur parler à genoux jusqu'à ce qu'on les releve. Celui qui diroit une injure à son pere, seroit regardé comme un monstre, & pour le punir il n'y auroit point de châtement assez rigoureux dans les Loix. Mais bien loin que les enfans se portent à cet excez, tout leur soin est de les consoler dans leurs maladies, de les nourrir dans leur vieillesse, de les pleurer quand ils sont morts. Ils voudroient, disent-ils, les pouvoir même ressusciter. Mais du moins se croyent-ils obligez de faire revivre leur memoire par des marques continuelles de tendresse & de reconnoissance.

C'est pour cela qu'autrefois on donnoit les habits du mort à un homme vivant, qui tenoit

sa place, qui écoutoit les plaintes de ses enfans, qui recevoit leurs larmes, qui mangeoit auprès d'eux les viandes qu'on luy avoit offertes. La famille desolée tâchoit par-là de tromper pour un temps sa douleur, & malgré la mort, de conserver encore un pere dans un autre luy-même.

Après tout, il ne faut pas croire que les Chinois soient plus tendres que les autres hommes; mais en verité ils nous font par-là connoître, qu'ils sont beaucoup plus politiques. Les plus sages parmi eux avoient bien compris, que ce profond respect rendoit les enfans parfaitement soumis à leurs parens, que cette soumission entretenoit la paix des familles; que cette paix conservoit dans les Villes le calme & la tran-

quilité ; que ce calme empêchoit les revoltes des Provinces , & mettoit ainsi l'ordre dans tout l'Empire, C'est ainsi que raisonnent leurs Philosophes , & c'est dans cet esprit qu'il faut regarder toutes leurs Ceremonies. Que si les Bonzes y ont mêlé dans la suite quelques superstitions , il n'est pas juste d'en rendre responsables les premiers Legislatteurs , qui pour le bien public se sont tres-sagement servis des sentimens de la nature.

Il faut au contraire conserver ce qu'il y a de bon , permettre ce qui est indifferent , tolerer même quelquefois pour un temps , ce qui peut-être sembleroit douteux, & retrancher toujours le mal veritable : Car la prudence n'est jamais contraire à la Religion , & le

zèle est beaucoup plus pur & plus utile quand il est éclairé par la science.

C'est, Monseigneur, ce que nos premiers Missionnaires ont tâché de faire, après s'être instruits par la lecture des livres anciens & modernes, par le commerce des Sçavans, par des disputes particulieres, par toutes les voyes enfin que la prudence Chrétienne peut inspirer en semblables occasions. Ils convinrent donc tous de deux choses.

La premiere, qu'on pouvoit permettre aux nouveaux Chrétiens les deux Ceremonies qui se pratiquent par les Bacheliers au temps de leur reception. Car alors ils vont en corps au Palais de Confucius, ils font devant son nom des reverences, que tous les Disci-

ples doivent faire en presence de leurs Maîtres. Ils ne luy demandent rien, ils ne luy offrent rien, ils ne font aucune action qui ait tant soit peu l'air de sacrifice. Mais ils jugerent à propos de défendre les Ceremonies publiques du Printemps & de l'Automne, qui ont à l'exterieur quelque apparence de superstition; & on les défendit d'autant plus aisément, que les Docteurs ne sont point obligez par les Loix d'y assister. Voilà ce qui a rapport à Confucius.

Le second point qui regarde les morts, fut décidé de la maniere suivante. Depuis le commencement de la Monarchie, les Chinois ont honoré la memoire de leurs ancestres par un esprit de pieté & de politique, Ils se prosternent de-

vant leur cercueil , ils y brûlent des odeurs & des bougies , ils y offrent des viandes , du vin & des fleurs , ils pleurent & font des repas sur leurs tombeaux. Ces actions dans leur institution & dans l'esprit de la nation , ont paru des Ceremonies purement civiles ; & on a crû que pour le bien de la Religion & pour ne pas mettre un obstacle invincible à la conversion de ces peuples , on devoit les tolerer.

Mais parce que les Bonzes y ont mêlé plusieurs autres ceremonies superstitieuses, qui ne se trouvent point dans les Ceremoniaux, & que les Loix mêmes condamnent. Les Missionnaires ont jugé qu'il falloit absolument les interdire aux Chrétiens , & leur défendre même d'y assister , à moins que

la civilité ; la coùtume du País, le danger de s'attirer la haine de leurs proches ne les y obligât ; & en ce cas là même on veut qu'ils y fassent une profession publique de leur foy.

Voilà, Monseigneur , en peu de mots nos erreurs , voilà l'idolâtrie des Jésuites. Mais en verité s'ils ont commis en cela quelque faute , on ne peut pas du moins les accuser de mauvaise foy. Car enfin ce qui doit persuader que le relâchement n'y eût aucune part , c'est qu'ils persevererent dans cette opinion au milieu même de leur exil , dans leur prison de Canton , dans le temps qu'ils souffroient une cruelle persecution pour J. C. Est-il probable que des gens voulussent lâchement trahir les interests de la Religion , lors même qu'ils offroient

leur vie pour la défendre ?

On ne peut donc tout au plus les accuser que d'ignorance. Mais je ne sçay, Monseigneur, comment nos adverfaires osent eux-même nous faire ce reproche. Les Chinois sont frappez d'étonnement, quand ils considerent les progrès que nos Missionnaires ont fait dans leurs sciences. Les Docteurs n'en parlent qu'avec admiration, jusqu'à s'incliner profondément au seul nom de leurs ouvrages. L'Empereur même en fait publiquement l'éloge, & rien n'a donné aux Idolâtres une si haute idée de nôtre Religion, que la réputation de ses Ministres; jusques-là que les infidelles ont été souvent déterminez à croire nos mystères les plus obscurs, par la seule raison que des gens aussi habiles que nous, ne pou-

voient se tromper. Ceux qui ne veulent jamais recevoir nôtre témoignage, revoqueront peut-être en doute ce que je viens de rapporter ; mais du moins le Reverend Pere de Leoniffa , qui est aujourd'huy si contraire aux Jesuites , n'aura pas oublié ce qu'il m'a dit quelquefois à Nankin , que les premiers livres de nos Missionnaires renfermoient une érudition si profonde , qu'on n'avoit pû les composer sans une inspiration particuliere.

Ce n'est pas sans peine, Monseigneur , que j'ay pû me résoudre à vous parler ainsi de mes Freres. Je devois laisser dire aux Sçavans de ce siecle quels hommes ce sont que les Ricci , les Schal , les Martini , les Verbiest & tant d'autres , dont les noms sont également

respectables à la Chine & dans l'Europe. Il sembloit même inutile de chercher en leur faveur des éloges prophanes, depuis que les souverains Pontifes ont consacré en quelque maniere par des Brefs leurs études & leurs sciences; & marqué par-là à toute l'Eglise, l'idée qu'ils avoient de leur capacité. Mais nous avons tant de sortes d'esprits à convaincre, que j'ay crû ne pouvoir tout-à-fait dissimuler l'injustice de ceux qui opposent quelquefois des authoritez assez obscures, à des nuées de témoins si éclatantes.

Quoy qu'il en soit, Monseigneur, il est du moins certain que ces premiers Apôtres de la Chine n'ont pas pris légèrement leur parti; & ceux qui sans passion voudront bien examiner

leurs raisons trouveront qu'elles font du moins aussi convaincantes, que l'est leur autorité.

Voicy donc, ce me semble, ce qu'on peut dire en leur faveur. Quand on accuse une personne d'idolatrie, ou l'on regarde son action en elle-même, & comme elle se presente d'abord à nos yeux; ou l'on a égard à sa premiere institution & au premier sens que les anciens y ont attaché; ou bien encore l'on considere l'intention particuliere de ceux qui l'a commettent.

Or de quelque maniere qu'on examine les Ceremonies que nous avons permises à la Chine, on ne peut sans injustice condamner les Chinois d'idolatrie.

Car 1. ces Ceremonies considerées en elles-mêmes sont tres-

indifferentes , aussi-bien que la pluspart des autres actions humaines ; & quand nous en jugerions selon les idées particulières des Europeens , nous ne devrions pas aisément les croire mauvaises. En Angleterre on fléchit le genoux devant les Rois ; nous leur offrons en France du vin & des viandes lors qu'ils sont decedez ; nous encensons les morts & les vivans dans nos Eglises , à la vûë même de nos Autels. Pourquoi trouver mauvais que les Orientaux , dont le genie est toujours porté à outrer les marques de respect les plus ordinaires , fassent entre eux quelque chose de semblable à ce qui se passe parmi nous ?

Certainement si les Chinois peu instruits de nos mysteres , jugeoient de nôtre Religion par ce qui paroît d'abord au

dehors ; il n'y en a pas un seul qui ne nous crût idolâtre. Que diroient-ils en nous voyant prosterner devant les images & les statuës de nos temples ? Que pourroient-ils penser, lors qu'ils jetteroient la vûë sur cette multitude infinie de peuple , qui joint les mains , & qui prie si constamment devant des tableaux, où souvent les Demons sont peints avec les Anges , & les reprouvez avec les Saints ? Mais par quel endroit les plus sages d'entre eux pourroient-ils nous justifier , s'ils étoient presens à l'Adoration de la Croix , que les Chrétiens font chaque année d'une maniere si solennelle ? Les Heretiques , malgré tous nos éclaircissemens, en paroissent scandalisez depuis près de deux siècles : Ils nous crient de tous côtez & à tout mo-

ment; *Vous adorerez votre Dieu & vous le servirez luy seul.* Nous nous moquons de leurs reproches, nous rejettons sur eux leur scandale injuste; & malgré tout ce que pourroit penser un Chinois, qui prendroit comme eux en mauvaise part de si saintes pratiques, on ne laisseroit pas dans l'Eglise de Jesus-Christ de les suivre, parce qu'elles sont sagement & utilement établies par nos Peres.

Cependant, dès qu'on nous parle icy des coûtumes de la Chine, des genuflexions, des prosternemens, des presens qui se font aux morts & à Confucius, nous crions d'abord anathème, idolâtrie, abomination. Quoyque assurément les Chinois ne pensent à rien moins, qu'à un culte religieux. N'a-t-on jamais offert des viandes

qu'à la Divinité ? Ne peut-on fléchir les genoux que devant une Idole ? Voyons du moins ce que les Chinois prétendent avant que de les juger coupables.

C'est, Monseigneur, ce que tres-peu de personnes veulent faire ; les uns, parce qu'ils seroient bien marris d'y trouver la justification des Jesuites ; & ceux-là ne sont pas de bonne foy : les autres, parce qu'ils ne croyent pas qu'il soit permis de donner aux creatures ces marques exterieures de veneration, dont nous nous servons quelquefois pour honorer Dieu ; & ceux-cy sont Heretiques : les derniers enfin, parce qu'ils s'imaginent que la chose parle d'elle-même ; que les faits portent necessairement avec eux leur condamna-

tion & qu'ils sont superstitieux de leur nature; mais, comme vous voyez, ce n'est pas être Theologien que de raisonner de la sorte; ce n'est pas même être Philosophe; puisqu'il est évident que les actions extérieures, dont il s'agit, ne sont ny bonnes ny mauvaises d'elles-mêmes; mais qu'elles le deviennent seulement ou par la fin de leur première institution, ou par l'intention de celui qui les fait: & c'est, Monseigneur, ce que je vais tâcher de vous expliquer en peu de mot.

Pour peu que Vôtre Altesse Serenissime rappelle ce que j'ay eu l'honneur de luy dire du genie particulier des Chinois, de leurs mœurs, de leurs maximes? elle n'aura pas de peine à comprendre la fin qu'ils se sont proposée dans l'institution

des anciennes Ceremonies. Car il est évident qu'ils ne regardoient pas en ce temps-là leurs ancêtres comme des Idoles.

1. Parce qu'ils reconnoissoient dans tout l'Empire un Dieu souverain; qui après la vie recompensoit les bons & punissoit les coupables ; il est vray que selon cette idée ils eussent pû s'imaginer que les ames des gens de bien meritoient un culte religieux ; & en ce cas-là ils n'auroient pas commis d'idolâtrie. Mais ce qui nous doit convaincre qu'ils agissoiēt par d'autres principes , c'est qu'ils honoroient également tous les morts, & que les méchans, aussi bien que les bons , reçoivent de leurs enfans les mêmes marques d'estime & de veneration.

2. Toutes les fois qu'une

nouvelle Secte s'est élevée à la Chine, les Philosophes se sont ouvertement declarez contre elle. Jamais personne n'a écrit contre les Ceremonies de Confucius & des Morts, si ce n'est lorsque les peuples en ont abusé. Car alors les Empereurs ont renversé les Statuës élevées dans les Temples à l'honneur de ce Philosophe; on en a chassé les Bonzes, qui vouloient luy sacrifier comme aux autres Divinitez du País, & on a menacé de mort ceux qui seroient assez téméraires pour le confondre avec les Idoles. Parce que l'antiquité, disent les Historiens, ne reconnoissoit point le pouvoir de ces sortes d'esprits. Tant il est vray que la Religion n'a point eu de part dans l'institution des anciennes Ceremonies.

3. Entre les Divinitez qui sont adorées par les Bonzes, on sçait assez qu'il y en a plusieurs de l'un & de l'autre sexe, qui ont autrefois vécu, & qui sont decedez à la Chine. Si donc le culte general qu'on rend à present aux morts étoit un culte religieux, si dans les premiers siecles de la Monarchie, on eût voulu les honorer comme des Divinitez; certainement tous les morts & beaucoup plus les morts illustres, tels que sont ceux que les Bonzes reverent, auroient été par-là mis au nombre des Dieux; & les Loix approuveroient ceux qui les adorent. Cependant les Empereurs & les Cours Souveraines condamnent toutes les années ces ridicules erreurs; il les regardent comme nouvelles & contraires à

tous les anciens Législateurs, & ils traitent de chimere dans leurs Edits tous les faux Dieux des Idolâtres. Il est donc certain que les honneurs, qu'on rend aux ancêtres, n'ont jamais été parmi les Chinois une véritable adoration.

4. Les Mahometans qui sont depuis tant de siècles établis dans l'Empire, & qui ont là comme par tout ailleurs une si grande horreur pour l'idolâtrie, honorent Confucius & les morts à la maniere du País. Cependant il y a parmi eux un assez grand nombre de Docteurs & de Mandarins, qui sçavent parfaitement la langue, l'histoire, & les coûtumes du País. C'est un grand préjugé qu'au temps de leur premier établissement dans la Chine, ces Ceremonies

n'étoient qu'un culte purement politique.

5. Dans les calamitez publiques on offre par tout des sacrifices au *Kamti*, aux esprits inferieurs, aux Idoles. Les Empereurs, les Mandarins, les Bonzes font des prieres publiques, ordonnent des jeûnes, exhortent les peuples à la vertu & à la penitence : mais jamais on ne va dans les salles de Confucius ou des ancestres, pour implorer leur protection, ou pour leur demander des graces. N'est-ce pas une preuve manifeste que les Chinois ne les mettent pas au nombre des Idoles ou des Divinitez du pais ?

Ce sont là, Monseigneur, des raisons generales, mais tres-fortes & tres-convaincantes pour ceux qui voudront de bonne foy s'appliquer à connoître
le

le genie particulier des Chinois. Mais voicy quelque chose de plus sensible, & qui decide, ce me semble, tout-à-fait la question.

C'est une ancienne maxime de Confucius, & des Philosophes, qu'il faut honorer les hommes après leur mort, de la même maniere qu'on les honoroit durant leur vie. Or il est certain que les hommes vivans ne sont pas honorez à la Chine d'un culte Religieux, mais civil & politique. Ainsi les morts selon la pensée de Confucius ne le doivent pas être autrement & c'est agir contre l'institution des anciens, que de les traiter comme des Idoles. Aussi est-il certain, selon les remarques de tous ceux qui ont examiné les Ceremonies Chinoises, qu'on ne rend point d'honneur aux morts

qu'õ ne rende pareillement aux vivans, jusqu'à égorger même des animaux en présence de ceux qu'on invite à manger, & à garder un jeûne tres-rigoureux, pour être en état de présenter avec plus de respect les tributs à l'Empereur.

Quand je n'aurois rien de plus fort à dire là-dessus à V^{otre} Altesse Serenissime, il ne vous seroit pas difficile, Monseigneur, de découvrir la fin que les Chinois se sont proposée dans l'institution de ces Ceremonies; vous n'aurez qu'à rappeler un moment dans v^{otre} esprit leurs maximes & leur politique. Ils veulent inspirer dans l'Empire l'amour des sciences; le moyen d'y parvenir, c'est d'honorer publiquement les Scavans. Ils veulent conserver dans toutes les familles la paix, l'union, la

dépendance ; ils croyent avec raison, qu'ils n'en viendront jamais à bout, qu'en obligeant les enfans d'honorer parfaitement leurs peres, & d'en conserver chèrement la memoire.

D'ailleurs la marque la plus essentielle parmi eux de respect & de reconnoissance, c'est de se prosterner, de brûler des parfums, de faire des presens & des festins à ceux qu'ils veulent honorer ; c'est donc par un sentiment d'affection, d'estime & de gratitude qu'ils pratiquent toutes ces ceremonies à l'honneur de Confucius & de leurs Ancêtres : cela est naturel dans leur système : c'est une suite nécessaire de leur politique, & il ne faut point pour cela de Religion, beaucoup moins de superstition & d'idolâtrie.

Mais pour ne laisser aucun

doute sur cette matiere , je rapporteray icy , Monseigneur , ce que le premier & le plus ancien ceremonial de la Chine nous en dit. C'est parmy les Chinois un livre de grande autorité , contre lequel ni la coûtume ni le sentiment des nouveaux Philosophes ne peuvent jamais prescrire.

Dans ce livre il est dit ^a , que l'Homme mort n'est plus capable d'aucune fonction dans le Monde , mais que ceux qui luy survivent luy font pour conserver sa memoire comme un festin d'adieu , avant qu'on l'enterre ; quand il est enterré on luy offre encore d'autres presens , mais ceux qui en usent de la sorte , n'ont jamais vû revenir le mort pour manger ce qu'on luy offre. Cependant on n'a pas pour cela

^a Liki chap. tum-Kum.

interrompu cet usage. On fait toujours les festins ordinaires qui sont instituez, afin de ne pas perdre le souvenir des morts.

Les Interprètes expliquent ces paroles, qui a jamais vû revenir les Morts pour manger? Le Docteur Chim-ho qui vivoit sous le Regne de Sim-chao, dit entre autres choses. On ne fait cette offrande que pour marquer à celuy dont on tire son origine, du respect & de la reconnoissance; & c'est là la fin que ce sont proposée les Empereurs en établissant cette Ceremonie.

Dans le même endroit l'Auteur dit expressément qu'on pratique la Ceremonie du Tçi, (c'est celle que nos adversaires appellent un veritable sacrifice) pour remplir ses devoirs. Car il ne faut pas croire que les Morts

prennent plaisir à ce qu'on fait pour eux. On n'en use ainsi que pour les honorer. Les Interprètes s'expliquent presque tous dans les mêmes termes.

Voicy encore quelque chose de plus fort. Dans un autre Chapitre du même livre ; l'Auteur parle ainsi. On a établi la cérémonie du Tçi, afin que les enfans conservassent dans leur cœur l'amour qu'ils avoient pour leurs Peres. Et après avoir expliqué la maniere dont il faut s'acquiter de ce devoir, il ajoute que de cette sorte on ne peut manquer d'en retirer de grands avantages, à sçavoir la paix, l'union, une bonne reputation: car ces assemblées de Parens & d'Amis entretiennent l'union dans les familles; elles servent même à l'augmenter.

Mais pour faire connoître à

tout le monde, que les morts ne contribuent en rien à procurer aux vivans ces avantages, l'Auteur ajoûte, qu'il ne leur faut rien demander, & qu'il suffit de marquer par-là l'affection qu'on leur porte.

Je ne finirois point, Monseigneur, si je voulois vous rapporter tout ce que les Anciens ont dit sur cette matiere, pour instruire la posterité de leurs veritables sentimens.

Ce que les Chinois font à l'égard de Confucius est à peu près dans le même esprit. Pour en être convaincu, on n'a qu'à lire l'Edit de l'Empereur *Yum-lo*. Ce Prince étant sur le point d'aller en ceremonie au Palais de ce Philosophe, declara par un Edit à tout l'Empire les raisons qu'il avoit de l'honorer. Voicy donc comme il en par-

le. Je revere Confucius, le Maître des Empereurs & des Rois. Les Empereurs & les Rois commandent aux Peuples, mais Confucius les gouverne & les instruit. Il leur enseigne les devoirs reciproques qui lient entre eux les Souverains & les Sujets, les Peres & les Enfans, le Mary & la Femme. Il nous apprend outre cela, la pratique des cinq principales vertus, qui sont, la pieté, la justice, la prudence, la fidelité, la politesse. C'est de luy que nous tenons le grand art de regner. Tous les siècles luy seront obligez de ces connoissances. Il est donc à propos que je me rende en personne au grand college de ce Philosophe, & que j'offre des presens à mon Maître qui est decédé, à dessein & avec cette intention, de marquer par-là l'estime que
me que

me que je fais des sciences , & l'honneur que je rends aux gens de Lettres.

Voilà , Monseigneur , jusqu'où ce Prince a porté la superstition. N'est-il pas bien coupable de marcher ainsi sur les traces de ces Ancêtres, & de rendre à leur exemple, sa Nation plus sçavante, plus polie , plus sensible à la reconnaissance ? S'il pense que Confucius soit un Dieu , que n'ajoute-t'il ce titre d'honneur parmi tant d'autres qu'il luy donne ? S'il espere quelque chose de sa protection, que ne luy demande-t'il des graces ? Mais il est bien éloigné d'avoir ces sentimens. Confucius, dit-il , est le Maître des Rois , parce qu'il leur a enseigné le grand Art de Regner ; c'est le Prince des Philosophes ;

parce qu'il a mieux expliqué que personne, les devoirs de la vie civile. A la verité l'on ne doit plus rien luy demander, ce seroit superstition; mais il ne faut pas pour cela en perdre le souvenir, ce seroit ingratitude.

Pourquoy après cela, Monseigneur, s'étonner des honneurs qu'on luy rend après sa mort? Les Edits publics, les ceremonies, toute la Chine nous le reperent en mille endroits. C'est premierement par reconnoissance; un merite aussi éclatant que le sien, ne devoit pas estre oublié. Secondement, c'est par politique; il falloit par là réveiller l'émulation parmi les Sçavans, & inspirer aux Peuples de l'amour & de la veneration pour les Sciences.

C'est-là, Monseigneur, tout le mystère des ceremonies chinoises. Entrez dans ce sanctuaire sans prévention, vous n'y trouverez ni Prestre, ni Idole, ni Autel, ni Sacrifice. Vous y verrez seulement des Enfans affligés qui rendent les derniers devoirs à leurs Peres, & des Disciples reconnoissans qui honorent la memoire de leur Maître.

Ces raisons & plusieurs autres, que je ne puis renfermer dans cette Lettre, paroissent à quelques-uns de nos adversaires si convaincantes, qu'ils ont avoué de bonne foy qu'on pourroit recevoir ces Ceremonies, si les Chinois s'étoient renfermez dans les bornes de leur premiere institution; mais qu'on y avoit ajoûté depuis tant de superstition, & que

l'esprit des peuples y étoit si corrompu par la fausse Religion des Bonzes, qu'un Chrétien ne peut à présent les pratiquer sans s'exposer à commettre une idolatrie.

Voilà, ce me semble, le dernier retranchement de nos adversaires. Les Ceremonies de la Chine sont bonnes dans le fond, mais elles sont mauvaises dans leurs circonstances. L'intention de ceux qui les ont instituées étoit louable, mais l'intention de ceux qui les pratiquent à présent est corrompue. Voyons ce qu'il y a de vrai dans ces deux propositions.

Quel est le fond des Ceremonies de la Chine ? On se prosterne devant le nom de Confucius, devant le nom & le tombeau des ancestres. On y

offre des viandes & des legumes , on y brûle des parfums , on reconnoît qu'on doit avoir du respect pour l'un & de la reconnoissance pour les autres. Cela s'est de tout temps pratiqué ; c'est-là l'essentiel , c'est-là le fond des Ceremonies. Cela est donc bon & loüable. Que voulons - nous davantage ? Nous n'en demandons pas même tant , & nous nous retranchons à ce qui est indispenfablement attaché aux fonctions des Charges publiques & aux devoirs de la vie civile.

Avons-nous jamais approuvé , par exemple , qu'on brûlât sur les tombeaux des papiers dorez ou argentez ? Nous fçavons bien que c'est une superstition des Bonzes, qui croient par-là pouvoir enrichir les morts. Avons nous même per-

mis qu'on répandit du vin sur le cercueil, qu'on élevât en l'air des viandes avec des paroles qui semblent marquer un sacrifice ; qu'on éprouvât la bonté des animaux en leur versant de l'eau ou du vin dans l'oreille, qu'on poussât trop loin les loüanges de Confucius, dans les éloges qu'on en fait ? Nous sçavons bien que la plus part de ces circonstances, quoy qu'indifferentes en elles-mêmes, ont je ne sçay quoy de choquant, sur tout pour les Europeens, qui n'en connoissent pas d'abord les veritables raisons.

Ainsi de tous les honneurs decernez par les Loix à Confucius, nous ne tolerons que ceux qui luy sont rendus par les Bacheliers, & qui consistent uniquement à se proster-

ner devant son nom Mais nous deffendons les Ceremonies du Printemps & de l'Automne, où l'on offre des viandes ; du vin , des legumes avec un appareil & une solemnité qui pourroit peut-être scandaliser les foibles ; suivant en cela le conseil de l'Apôtre, qui veut qu'on s'abstienne , *a de tout ce qui porte avec soy la moindre ombre & la plus legere image du mal.*

Que si nos adversaires pretendent qu'on ne peut point séparer ce qui est bon ou indifferant , d'avec ce qui est suspect & mauvais ; parce que la superstition est un venin qui empoisonne les plus saintes actions ; certainement ils abusent de cet endroit de saint Paul , où nous lisons , *qu'un peu*

a Ab omni specie mala abstinete vos.

de levain aigrit & corrompt toute la masse. Et pour m'épargner icy la peine de leur rapporter ce que la Theologie la plus exacte nous enseigne là-dessus, il suffit de dire que la sacrée Congregation a décidé ce point par un Decret qui ne nous laisse plus aucun lieu d'en douter. a

Il n'est donc plus question que de sçavoir l'intention particuliere des Chinois qui pratiquent à present ces Ceremonies. C'est, Monseigneur, ce que nous pouvons aisément découvrir en trois manieres.

a Sacra Congregatio censuit posse tolerari Sinas conversos, adhibere dictas cæremônias, etiam cum gentibus, sublatis tamen superstitionis. Decr. 1656.

La Sacrée Congregation a jugé qu'on pouvoit tolerer l'usage des nouveaux Chrétiens de la Chine, qui pratiquent ces Ceremonies même avec les Idolâtres, en retranchant néanmoins ce qui s'y trouve de superstitieux.

1^o. Si les termes dont on use en ces occasions expriment des sentimens d'idolatrie. 2^o. Si la Religion du País a des principes qui supposent , ou qui prouvent que Confucius est une idole , & que les morts sont des Divinitez. 3^o. Si les plus Sçavans , interrogez sur cet article , repondent conformément à l'opinion de nos adverfaires. Car alors il faudroit avoïer que les nouveaux Chinois se sont égarez en abandonnant les routes que leurs avoient tracées les anciens Legislatteurs ; & ce seroit à nous à les remettre dans le bon chemin ; & à les ramener à la pureté de leur premiere origine , avant que de permettre aux Chrétiens de suivre leur exemple. Mais il me paroît que tout est icy fa-

vorable au sentiment des Jesuites.

Car premierement les Mandarins qui sont employez le jour de la Ceremonie de Confucius ; & les enfans qui rendent en certain temps les derniers devoirs à leurs peres , ne s'appellent ni Prêtres ni Pontifes ; ils ne portent même aucun nom particulier , qui ait tant soit peu de rapport à la Religion ; leurs habits sont les habits communs de la nation ; la table sur laquelle on dispose les viandes , n'est en rien differente des tables qui servent dans les repas ordinaires ; elle s'appelle table & non pas autel.

Secondement, on ne donne aucun titre à Confucius , qui luy soit commun avec les Idoles , si ce n'est peut-être qu'on

s' imagine que les Chinois l'appellent *Saint* , parce qu'ils luy donnent le nom de *Kim* , dont nous nous servons nous-mêmes pour exprimer la sainteté des bien-heureux.

Comme les Chinois n'ont pas tous les mots qui nous seroient nécessaires pour expliquer parfaitement nos mystères ; il a bien fallu se contenter souvent des termes generaux. Ainsi quoyque *Kim* en soy-même ne signifie que perfection morale, que sublimité de genie , que sagesse consommée ; (Car c'est ainsi que les Interprètes l'entendent) Nous avons cru que dans la disette où nous étions , il falloit consacrer ce terme en faveur de la Religion , & expliquer ensuite aux Chrétiens toute l'étendue que nous y donnions.

Mais quand les Chinois l'appliquent à leur Philosophe & à leurs Empereurs, ils ne le prennent jamais que dans le sens ordinaire de la langue. Confucius est sage, prudent, élevé au dessus des autres hommes par son esprit, par son mérite. Voilà tout ce que les Chinois prétendent.

Troisièmement, dans les éloges du Philosophe, on ne luy attribue rien qui soit au dessus de l'homme, quoy que les Chinois poussent la métaphore & les figures de Rhétorique beaucoup plus loin que nous. Il est vray que le Pere Navarette ennemi déclaré de Confucius & des morts, & qui souvent même n'épargne pas assez les vivans, rapporte certains endroits de leurs Panegyriques, qui, à son avis, ren-

ferment beaucoup de superstitions. En voicy un extrait , & vous jugerez ; Monseigneur , si l'on ne peut pas en conscience parler ainsi d'une pure creature.

Vos vertus (c'est un Docteur qui fait sa harangue le jour de la Ceremonie) *Vos vertus , vos qualitez sont grandes ô Confucius ; si les Rois gouvernent sagement leurs Sujets , c'est à la faveur de vôtre doctrine ; ils vous en sont redevables. Depuis que les hommes vivent sur la terre, en a-t'on vû de plus grand que vous ? C'est pour cela que nous vous avons présenté avec respect & affection ces legumes & ces viandes. Chaque chose a été placée en sō lieu selō la coûtume. Nos esprits sont dans la joye au moment que nous vous faisons ce*

present. Nous souhaittons que tout nous prospere ; &c.

Je ne sçay, Monseigneur, si ce Docteur vous a scandalisé. Pour moy je le trouve fort moderé pour un Chinois, & peut-être l'est-on moins que luy, quand pour si peu de chose on le condamne d'idolâtrie.

Je connois des Missionnaires d'un Royaume tres-Catholique qui n'ont pas craint l'Inquisition, quoy qu'ils se soient expliquez d'une maniere beaucoup plus forte. ^a L'un d'eux dans un livre qu'il a composé en langue Chinoise parle de la maniere suivante.

Il faut faire des sacrifices aux morts, n'est-ce pas le sentiment de Confucius ? certainement les six livres classiques

^a Un P. Dominiquain de la Chine.

sont conformes à la loy naturelle. Le Ciel a choisi Confucius pour servir de cresselle^b dans le monde. C'est-à dire selon le sens des Chinois pour assembler les peuples & leur enseigner la vertu. Le Ciel la envoyé sur la terre comme son Ambassadeur, pour exciter les sourds & les aveugles. Mais depuis ce temps-là, Dieu s'est revetu de la nature humaine; il a établi par luy-même le grand sacrifice. Quand le Soleil se leve, n'est-il pas inutile de se servir d'un flambeau de paille?

Vn autre Auteur de la même Nation & du même Ordre explique la force de la grace de cette maniere. *Iesus-Christ*

^b C'étoit la coutume des Mandarins de se servir d'une Cresselle de bois dans les ruës, pour assembler le peuple, & leur faire des discours sur les vertus Morales.

est Dieu & je ne suis qu'un homme ; comment pourray-je l'imiter ? Si Dieu nous donne sa grace & nous aide , cela ne sera pas difficile. Par exemple , Confucius a été sans doute dès sa naissance un sage & un vray saint , comment a-t-il pû le devenir ? Quand Dieu donne la veritable science & un esprit penetrant , si d'ailleurs la bonne volonté ne manque pas, alors on peut s'élever & imiter Iesus-Christ.

^a Un troisiéme Missionnaire dans un livre qu'il intitule. *La conformité de la Loy Chrétienne & de la Loy des Sçavans de la Chine*, donne non seulement à Confucius la qualité de *Saint*, mais il ajoûte encore ces paroles , *le Ciel l'a choisi pour presider à la veritable doctrine*;

^a Le P. Antoine de sainte Marie.

c'est par le commandement du Ciel qu'il l'a annoncée aux hommes.

Tous ces endroits peuvent assurément justifier les excez des Docteurs Chinois; je crains même qu'ils ne les justifient trop; & je ne voudrois pas, pour l'honneur du parti que je défends, qu'un Mandarin idolâtre, beaucoup moins un Jesuite, se fût expliqué de la sorte. Encore ces paroles seroient-elles en quelques maniere supportables dans la bouche d'un Jesuite, parce que les termes Chinois^a dont on se sert, ne signifient, selon nous, ni sainteté ni sacrifice. Mais pour ces Peres qui soutiennent de toute leur force que *Kim* veut dire *Saint* d'une *Sainteté surnaturelle*; que *Tçi* se doit rendre

^a Tçi, Kim.

en nôtre langue par le mot de *sacrifice veritable*, je ne sçay comment ils ont pû dire dans un livre Dogmatique que *Confucius est un vray saint ; & qu'offrir aux morts de veritables sacrifices, est une action très-conforme à la loy naturelle.*

Au reste, je suis bien éloigné de croire que d'habiles Theologiens comme eux, de fervens Religieux, des Missionnaires zélés qui ont traversez les Mers pour convertir les idolâtres, soient tombez dans une erreur si grossiere & si éloignée de la pureté de nôtre sainte foy. Je me persuade même que s'ils étoient encore envie, ils nous donneroient là-dessus des éclaircissemens que nous avons bien de la peine à trouver.

Peut-être aussi qu'en relisant

une seconde fois les loüanges qu'ils donnent à Confucius, ils s'appercevroient que sans y penser, ils ont fait de ce Philosophe un véritable Précurseur du Messie, *Confucius*, disent-ils, *est une cresselle*, c'est-à-dire, la voix qui crie, non pas à la vérité dans le desert, mais ce qui est encore plus, dans les places publiques, c'est l'*Ambassadeur du Ciel*, c'est celui qui a parlé aux sourds, qui a éclairé les aveugles, qui par un ordre venu d'en haut a annoncé la véritable Doctrine; enfin c'est cette première lumière qui a précédé le lever du Soleil.

Si je n'avois pas nommé Confucius qui ne croiroit que je parle de Jean-Baptiste? Si ce n'est que j'en dis encore un peu trop; car Jean n'étoit pas la lumière, mais Iesus-Christ étoit

la lumière véritable qui éclaire tous les Hommes. ^a Après cela faut-il s'étonner qu'un Docteur de la Chine cité par le Pere Navarette , s'écrie dans le Panegyrique de Confucius, *parmy les hommes en a-t-on vû de plus grand que vous ?* Cela s'accorde parfaitement avec ce qu'ont dit les Missionnaires dont je viens de parler, *non surrexit major*, & je m'étonne que dans le dessein qu'ils ont eu de donner une grande idée de ce Prince des Philosophes , ce dernier mot ait échapé à leur érudition & à leur éloquence.

Cependant ce sont là des loüanges que j'aurois voulu retrancher , de crainte que les nouveaux Chrétiens , peu instruits de nos mystères, ne con-

^a Non erat ille lux . . . erat lux vera quæ illuminat omnem hominem. *Joan. I.*

fondissent leurs *Sagés* avec nos *Saints*, & ne priſſent à la lettre ce qui ne peut être qu'une métaphore très-éloignée de l'exacte vérité. Mais enfin, ce n'est pas icy le lieu de faire une critique, & il me ſuffit de juſtifier en quelque manière les chinois, qui parlent toujours de Confucius comme du plus grand homme du monde, quoy qu'ils n'en ayent jamais parlé comme d'une Divinité.

Pour revenir, Monſieur, à certains termes dont on uſe dans ces cérémonies. Je diſ cinqüièmement que le vin qu'on offre aux *Aſſiſtans*, ſe nomme alors *Fo-tçiou*, vin qui porte bonheur. Nos adverſaires l'expliquent de la forte. Ce n'est pas qu'on s' imagine à la chine devenir plus heureux pour avoir bû du vin qui a ſervi au fe-

fin de Confucius ; les chinois veulent seulement par-là témoigner leur joye, à peu près comme nous le pratiquons nous mêmes en certaines actions publiques, que nous commençons toujours par ces paroles. *Quod felix , faustum fortunatumque sit &c.* Cette explication n'est point forcée , elle est très - naturelle & tres conforme à l'usage du Pais. Pour en être persuadé , il ne faut que faire reflexion à ce qui se fait pour honorer un Viceroy le jour de sa naissance.

Les gens les plus distinguez de la Ville s'assemblent & vont en corps le saluer dans son Palais. Outre les presens ordinaires dont ils accompagnent leur visite , ils portent encore avec eux une longue boëte de verni , ornée de fleurs d'or , &

divisée dans le fond par huit petits compartimens , qu'on a remplis de huit sortes de confitures. Dès qu'ils sont arrivez à la salle où se doit faire la cérémonie , ils se rangent tous sur une ligne , ils s'inclinent profondément , ils se mettent à genoux , & courbent la tête jusqu'à terre , à moins que le Mandarin ne les releve.

Alors le plus considerable d'entre eux prend du vin dans une coupe, l'élève en l'air avec les deux mains , l'offre au Viceroy & dit tout haut. *a Voilà le vin qui porte bonheur, b voilà le vin qui donne une longue vie.* Un moment après , un autre s'avance & élevant en l'air des confitures , qu'il présente avec respect. *Voilà* , dit il , *du Sucre de longue vie.* D'autres

encore répètent jusqu'à trois fois ces mêmes ceremonies & font toujourns les mêmes souhaits.

Il n'y a là assurement ny superstition ny sacrifice. C'est une pure civilité que la loy, que la coûtume autorise pour honorer les hommes. Si Confucius vivoit aujourd'huy, on luy feroit les mêmes honneurs; mais à present qu'il est mort, je puis ajoûter que s'il étoit au nombre des Idoles, les Sçavans de la chine n'en voudroient pas même conserver le souvenir.

Au reste ceux qui entendent toutes les finesses de la langue, expliquent ces paroles *fo-tsiou*, qui font tant de peine aux nouveaux Missionnaires, d'une maniere bien differente. Ce n'est point selon eux & selon

lon le vray sens des Interpretes, *un vin qui porte bonheur*, c'est seulement, *un vin préparé selon la coûtume & l'ordre des Ceremonies.*

Je crains bien, Monseigneur, de vous fatiguer par toutes ces petites reflexions ; mais si elles ne sont pas tout à fait nécessaires pour justifier les Chinois dans vôtre esprit, elles seront au moins de quelque utilité pour vous en faire connoître le genie. Voicy quelque chose de plus essentiel.

Les Chinois disent souvent *tçi & miao*, pour exprimer les honneurs qu'on rend à Confucius, & le lieu destiné à ces Ceremonies. Ceux qui s'arrêtent à l'écorce des choses, & qui ne veulent jamais pénétrer le vray sens des caracteres de la Chine, se recrient sou-

vent sur ces deux mots , qui selon eux signifient *temple* & *sacrifice*, & que je rends en nôtre langue par ces deux autres, *sale* & *festin* , ou *palais* & *present*.

Les Chinois , disent-ils, appellent eux-mêmes le Palais de Confucius, *un temple* ; ils donnent à ces Ceremonies le nom de *sacrifice*. Confucius est donc à la Chine , regardé comme une Idole. Mais ces Missionnaires si éclairés d'ailleurs , ne veulent jamais comprendre que ce sont là des termes generaux qui s'appliquent indifferément à plusieurs choses. Seroit-ce parler juste, que de dire qu'un verre est un vase sacré, parce qu'en Latin nous l'appellons *calix* , aussi bien que le vase que nous employons au sacrifice de la Messe ; & qu'un manteau doit

passer aussi bien qu'une chape pour un habit destiné aux Cérémonies de l'Eglise, parce que l'un & l'autre est parmi nous un vestement. Voicy donc ce qu'il faut penser là-dessus.

Tçi selõ les Chinois est quelquefois un sacrifice & quelquefois un simple present. En voicy la démonstration toute entiere, à laquelle il n'y a point de replique. *Cette lettre, ce caractère*, dit le fameux Cérémonial de la Chine, *signifie l'honneur qu'on rend à quelqu'un, quand on luy fait un present. Il faut commencer par goûter aux viandes & finir par boire tant soit peu de vin. Cet appareil dans les festins n'est pas pour boire & pour manger; mais pour nourrir en quelque manière l'affection reciproque des hommes. Ceux qui invitent ainsi*

leurs amis , font connoître , qu'ils comptent pour rien la dépense quand il s'agit de leur faire plaisir. Le peuple s'accoutume aussi par là à estimer les devoirs de la vie civile. Ces exemples les portent à se prevenir les uns les autres , à se donner des marques mutuelles de respect & à éviter toute contention dans les familles.

Voilà le vray sens qu'on doit donner à ces paroles. S'agit-il là de sacrifice & de religion ? Et certes il n'est rien de plus ordinaire , que l'usage de ce terme dans les ceremonies les plus profanes ; on s'en sert dans les presens solennels , dans les festins qui se font à l'arrivée d'un nouvel hoste , à la reception des Mandarins , dans les mariages & en milles autres occasions differentes ; & je ne

comprends pas qu'on puisse après cela conclure que le *Tçi* des Chinois marque nécessairement une action religieuse ; & un véritable sacrifice.

Ce qu'ils disent de *Miao* n'est pas assurément plus soutenable ; on en use , il est vrai , pour exprimer les temples des Bonzes ; c'est encore le nom qu'on donne quelquefois au Palais de Confucius ; je ne dois pas en disconvenir , mais je dois aussi ajouter que ce nom est commun à un grand nombre d'autres édifices, qui n'ont aucun rapport aux temples des Idolâtres. Par exemple, toute la face extérieure du Palais Imperial , certains appartemens destinez aux divertissemens du Prince , les Sales d'Audience de quelques Mandarins , se nomment de la même manière.

Enfin je puis décider cette question en deux mots ; le Palais de Confucius s'appelloit *Miao* avant qu'il y eût aucune idolâtrie à la chine. Les sçavans ne l'ont donc pas pris des Bonzes pour rendre par - là leur Maître plus respectable. Les Bonzes au-contraire l'ont emprunté des Sçavans, afin que ce terme d'honneur leur donnât un peu plus de consideration dans le monde. Ils en ont abusé en faveur des Idoles ; mais cet abus n'en a jamais ôté la Possession aux gens de Lettres, qui peuvent sans danger & sans scandale s'en servir pour honorer leur Philosophe.

Ils ne s'en servent pourtant pas toujours , car les Docteurs & les Bacheliers appellent ordinairement ce Palais de Confucius , la *sale Royale* ; & dans

les Edits Imperiaux on le nomme , *Sale de sagesse & de perfection* , le grand College , le college de l'Empire.

• (Puon coum.) (Ta chim tien)
(Ta hyo) (Quoci hyo.)

Comme ce point est de la derniere consequence , j'ajoutteray encore , Monseigneur , un passage de l'Interprete qui examine ces ceremonies. Quelques Officiers avoient autrefois fait construire des portes dans le Palais de Confucius en forme de jalousies, semblables à celles dont on usoit dans les temples des *Esprits*. L'Auteur dont je parle, les reprend en ces termes. *Confucius*, dit-il, n'est qu'un homme mort, on luy fait des present dans la sale ordinaires, mais il n'y faut pas faire des ouvrages comme dans le temple des

esprits, le comparer aux esprits du Ciel & de la terre, c'est une chose fort contraire aux Ordonnances des Empereurs.

Comment après tous ces témoignages, peut-on confondre le Palais de Confucius avec les temples des faux Dieux ? Certainement si ceux qui parlent de la sorte, étoient accusez à Pekin, au suprême Tribunal des Rites ; je ne doute point qu'ils ne fussent severement châtiez, & qu'après une punition exemplaire, on ne leur fist ces mêmes reproches, que l'Empereur nous fist il y a quelques années en une occasion à peu près semblable. *Vous nous condamnez imprudemment, parce que vous êtes peu versez dans nos sciences. Vous ne consultez que le peuple ignorant dont vous êtes environnez. N'est-ce pas moy qui suis l'inter-*

prête des livres anciens ? Pourquoi cherchez-vous ailleurs des éclaircissements inutiles ?

Que diroit ce grand Prince, Monseigneur, s'il apprenoit que par de semblables équivoques on le fait luy-même passer pour idolâtre.

Il y a quelques années qu'il nous envoya ces paroles écrites de sa main, *Kin tien*, qui selon sa pensée & selon le vray sens des caracteres, signifient, *revez le seigneur du ciel*. C'étoit non seulement un honneur, que ce Prince rendoit par-là à nôtre Religion, mais encore une marque de la protection qu'il vouloit donner à ceux qui l'avoient embrassée: nous fîmes écrire ces paroles en lettres d'or dans un magnifique cartouche, qui fût exposé dans l'Eglise de Pekin & sur le frontif-

pice de nôtre Maison. Les Missionnaires des autres Ordres en userent ainsi dans les Provinces, & ce fut pour eux une espèce de sauve-garde, qui les mit souvent à couvert des insultes des Idolâtres.

Depuis quelque temps, Monsieur Maigrot s'est persuadé que les Missionnaires commettoient en cela une idolâtrie, parce que *tien* est un terme équivoque, qui signifie quelquefois le Ciel matériel, sans prendre garde que ceux même, qui sont le plus opposez aux Jesuites, s'en servent dans leurs Livres pour exprimer le Dieu des Chrétiens.

Saint Paul ne trouva qu'un mot dans les monumens des Atheniens. *Ignoto Deo, au Dieu inconnu*, il étoit gravé sur un autel, dans un temple, au milieu

d'une foule d'idoles ; bien loin de le confondre par un vain scrupule, avec les superstitions populaires ; il le consacre à la Religion , il y reconnoît , il y adore le doigt de Dieu , il s'écrie dans l'Areopage, *quod ergo ignorantes colitis, hoc ego annuntio vobis*, ce Dieu que vous ignorez & que vous ne laissez pas d'honorer , c'est ce Dieu même que je vous annonce. Si S. Paul assez puissant dans Athenes pour bâtir un temple à J. C. y eût transporté ce monument ; s'il l'eût élevé sur les ruines de la Religion Payenne ; serions nous assez hardis pour le condamner , je ne dis pas d'idolâtrie, mais même de temerité ? Nous admirons un Apôtre qui sanctifie la superstition des Gentils ; comment donc oserons nous rejeter le témoignage

ge d'un grand Prince, qui veut sanctifier le nom du Seigneur?

Sixièmement, parmi les reproches qu'on a fait aux Jesuites, celuy qui regarde les tableaux de Confucius & des morts est à mon sens le plus injuste. Dans ces tableaux on ne voit aucune figure humaine, mais seulement une planche de bois verni, où ces paroles sont écrites, *lin hoei, xin hoei*, que nos adversaires traduisent ainsi, *le siège de l'esprit, le trône de l'ame*, c'est en effet disent-ils, selon les Chinois, le vray lieu où l'esprit reside, il vient s'y placer comme sur son trône, quand on commence le sacrifice : il y goûte les mets qui luy sont preparez, il y respire avec plaisir la fumée de l'encens, il y reçoit les adorations des peuples. Que d'idolâtries ! que

d'impietez ! que de ridicules superstitions !

Peut-on rien dire de plus propre à reveiller contre nous le zèle des gens de bien? Mais par bonheur, ce sont-là les faillies d'une imagination échauffée, plutôt qu'une image naturelle de ce qui se passe. Voicy, Monseigneur, quelque chose de plus exact.

Dans les premiers siècles de la Monarchie , les Chinois , comme j'ay déjà dit , ne rendoient jamais les derniers devoirs à leurs peres , qu'ils ne missent en leur place un jeune homme revêtu de leurs habits. C'est luy qui recevoit les presents , qui goûtoit aux viandes du festin, qui écoutoit les plaintes de la famille affligée. C'étoit encore la coûtume quand on alloit en Ceremonie au lieu de

la sepulture, de joindre au cercueil une figure de jong ou de paille, qui representoit la personne qu'on devoit enterrer.

On changea dans la suite, & pour conserver la memoire de ses ancestres, l'on se contenta de placer au lieu du jeune homme ou de la figure de paille, un tableau d'une grandeur mediocre, où le nom du mort étoit écrit. C'est ce tableau qui sert à present dans les Ceremonies ordinaires, & les Chinois le regardent comme une image grossiere de celuy qu'ils veulent honorer; mais quelques nouveaux Missionnaires en font communément une Idole.

Pour moy je me persuade aisément que dans cette foule d'idolâtres qui inondent toute la Chine, & qui donnent chaque jour dans de nouvelles er-

reurs par l'ignorance, la bizarrerie & l'avarice des Bonzes, plusieurs d'entre eux s'imaginent que les morts viennent en personne assister à leurs Cere- monies. Car dequoy le peuple n'est-il pas capable en matiere de Religion, non-seulement parmi les infideles, mais encore parmi les Chrétiens ?

Certainement si pour juger de la creance Catholique, on s'arrêtoit à ce qui se passe tous les jours dans nos Eglises, il faudroit croire avec les here- tiques que le culte des images est non-seulement une supersti- tion, mais encore une veritable idolatrie. Ce n'est pas de l'igno- rance populaire que dépend la pureté de nôtre foy ; il faut pour la connoître aller puiser dans la source des saintes Ecri- tures, consulter la tradition,

& s'en tenir aux sentimens des plus sages. De même aussi si nous voulons penetrer dans les mysteres de la politique Chinoise, & démêler le vray sens de leurs Ceremonies, il est necessaire de s'instruire non-seulement par la lecture des livres les plus anciens, les plus approuvez, les plus suivis dans la pratique, mais encore par le commerce & par le témoignage des plus honnestes gens.

Or les Chinois disent en mille endroits de leurs histoires, *qu'après cette vie l'esprit fait un trop grand voyage pour revenir si facilement sur la terre, c'est leur expression, que l'ame s'eleve au Ciel, que le corps se cache sous la poussiere ; il ne reste donc rien de l'homme mort que sa memoire dans le tombeau que l'on conserve.* Et en effet ce n'est pas
entrer

entrer dans la pensée de l'Auteur Chinois, ny comprendre toute la force de leurs caractères, que de rendre ces paroles *lin hoei, xin hoei*, par celle-cy, *le siege de l'esprit, le trône de l'ame*. On n'a qu'à consulter les Ceremoniaux, leurs Interprètes & le Dictionnaire pour être persuadé que ces termes ne veulent dire autre chose, si ce n'est que le tableau est *l'image* & la *representation* de celui qui est mort.

Et il faut bien que les Chinois l'entendent de cette maniere, s'ils ne veulent pas se contredire eux-mêmes. Car enfin ceux qui parmi les sçavans sont attachez à l'ancienne Religion du Pais, n'ont garde de donner dans ces chimeres. Les autres dont le nombre est beaucoup plus grand, qui passent

au moins pour des demi athées, & qui assûrent que l'homme meurt tout entier avec le corps, ne font pas revenir son ame du neant, pour la placer dans un tableau, comme sur son trône. Le peuple même, je parle du peuple instruit de sa Religion, ne peut raisonnablement croire que l'ame des morts soit presente aux Ceremonies; puisque les Bonzes enseignent constamment que les pécheurs après leur mort descendent dans l'Enfer, pour y être tourmentez; & c'est pour les soulager dans leur peines, qu'ils demandent des aumônes, qu'il prient, qu'ils jeûnent, qu'ils font en apparence tant d'austeritez; où sont donc ceux qui renferment ainsi dans les tableaux les ames de leurs ancêtres? On trouvera tout au plus quelques misera-

bles Bonzes, qui pour enrichir leur Monastere aux dépens du peuple, joient tous les jours un nouveau rôle, & débitent aux simples & aux femmes credules, des maximes qui se combattent souvent elle-mêmes, & qu'ils ne répandent dans l'Empire, que parce qu'elles amusent utilement la canaille.

Après tout, ajoûtent les nouveaux Missionnaires, l'on ne peut disconvenir que les Chinois ne rendent à ces tableaux les mêmes honneurs qu'ils rendoient à leurs pere; il est vray, mais les Mandarins n'en usent-ils pas de la même maniere à l'égard de l'Empereur? A la seule vûë de son Trône, ils se mettent à genoux, ils se courbent, ils se prosternent neuf fois jusqu'à terre. Est-ce le trône qu'ils adorent, où croient-

ils que l'esprit de ce Prince revient du fond de la Tartarie, où il est souvent à la chasse, pour se placer dans son fauteuil, & pour y recevoir les hommages de ses Sujets !

En Europe même, certains Religieux ont dans leur chœur une place vuide, uniquement destinée au General de l'Ordre. Ceux qui passent devant luy, font toujours la reverence, on luy offre même de l'encens durant l'Office; cependant le General n'est pas alors parmi ces Peres, & l'on ne croit pas que son esprit s'y trouve. Pourquoi donc faire un crime aux Chinois de ce qu'ils honorent des Tableaux, qui sont comme les images leurs ancêtres ?

Il est certain, Monseigneur, par tout ce que j'ay eu l'honneur de vous dire, que les ter-

mes dont on se sert dans les Ceremonie de Confucius n'ont rien qui blesse la sainteté du Christianisme. Il est encore vrai que nulle Religion de la Chine n'enseigne ni ne suppose que ce Philosophe soit une idole; & nous aurons tort de le dire nous même, jusqu'à ce que ses Disciples; c'est à dire, les gens de Lettre nous déclarent nettement que c'est-là leur véritable pensée. Ce seroit sans doute le seul parti qu'il y auroit à prendre, si l'on cherchoit sincerement la verité. Mais ceux qui se défient un peu de la bonté de leur cause, n'aiment pas des expediens si faciles.

Pour nous, qui depuis long temps avons jugé nécessaire de nous éclaircir sur ce point, nous pouvons citer en nostre faveur des témoignages, contre les-

quels il n'est pas permis de s'inscrire en faux. L'Empereur; qui vaut luy seul une Université toute entiere , s'est expliqué clairement en deux occasions.

Dans la premiere , comme j'ay déjà dit , il nous fit des reproches de ce que nous condamnions beaucoup de Ceremonies trop legerement , confondant mal à propos les sentimens de Docteurs avec les opinions ridicules du menu peuple, qui ne sçait luy-même ni sa Religion , ni la Religion de l'Etat.

Une autre fois qu'il étoit entouré d'une grosse Cour , où les Missionnaires de Peking se trouverent, quoyque fort éloignez de sa personne : on parla differemment des Docteurs Europeans au sujet de Confucius. Les uns dirent que nous défen-

dions aux Chrétiens de l'honorer ; les autres au contraire, assurèrent que nous en parlions toujours avec estime. L'Empereur pour s'en éclaircir, fit demander à ces Peres ce qu'ils pensoient du Philosophe. Comme nous nous sommes fait une loy d'en parler toujours sobrement, de crainte que les Chinois n'abusent de nôtre témoignage : on répondit avec tant de reserve, que ce Prince en parut étonné. Il s'en facha même, & marqua par un air severe qu'il n'étoit pas content. Cependant comme il nous honore de sa bienveillance, & qu'il veut persuader à tout le monde que nous la meritons, il revint un moment après, dans la pensée que nous nous étions peut-être mal expliqués. Il voulut donc sçavoir claire-

ment ce que nous enseignions sur ce point à ses Sujets convertis. Alors les Peres declarerent que Confucius avoit eu durant sa vie beaucoup de probité & de justice ; que ses maximes paroissoient excellentes pour la reformation des mœurs & pour le gouvernement des peuples ; que tous les Sçavans devoient l'honorer comme leur Maître , & qu'il étoit sans contredit le premier Docteur de l'Empire : mais qu'il falloit toujours le regarder comme un homme ; de crainte de déplaire au souverain Seigneur du Ciel , si on le confondoit avec les esprits ; ou de le dégrader luy-même , si on le mettoit au rang de Idole. Toute la Cour applaudit à cette réponse & l'Empereur en marqua de la joye.

Outre :

Outre ce témoignage, nous pouvons encore produire celui d'une assemblée entière de Docteurs. On étoit sur le point dans une Ville considérable, de commencer les Ceremonies ordinaires des Confucius, quand un Chrétien consciencieux voulut, pour n'avoir rien à se reprocher, faire sur ce point; une profession publique de sa foy. Les Docteurs étonnez de cette nouveauté, se prirent à rire; & l'un d'entre eux se tournant de son côté; luy dit en raillant. *C'est donc ainsi que vous entendez nos loix & nos coûtumes; nous prenez-vous pour des Bonzes ou pour des ignorans? Nous sçavons tous que Confucius n'est qu'un homme. Les Sçavans en ont fait leur Maître, & non pas leur Divinité.*

Enfin, Monseigneur, je puis

assurer V^ôtre Altesse Serenissime, que depuis plus de cent ans, les Jesuites ont consulté les plus habiles gens de l'Empire, des Ministres d'Etat, des Gouverneurs de Provinces, des Vicerois, des Docteurs celebres dont la pluspart étoient Chrétiens, & par conséquent plus capables que les autres, de distinguer le culte civil d'avec le culte Religieux. Mais plus ils ont approfondi ces matieres & plus ils ont jugé qu'il étoit necessaire de s'en tenir à leur premiere décision.

Au reste, si quelques Missionnaires des autres Ordres ont été d'un sentiment opposé, les plus sçavans Dominicains se sont joints à nous, contre leurs propres Freres; & deux de leurs Provinciaux, après avoir fait examiner ces que-

stions, ont ordonné à tous leurs Sujets de se conformer à nos usages. D. Gregoire Lopez Chinois de nation, élevé dès son bas âge par les Peres de S. François, ensuite Religieux de S. Dominique, & enfin Evêque, & Vicaire Apostolique dans la Chine, a plusieurs fois écrit pour défendre nos opinions. Je puis dire même qu'il en est en quelque sorte le Martyr. On peut voir, dans sa Lettre ^a à la sacrée Congregation ce qu'il a souffert à Manille pour les avoir trop vivement soutenues. Mais ce qui doit persuader toute la terre que nous marchons dans la bonne voye, c'est que Rome même, après avoir écouté les deux parties, s'est enfin decla-

^a Cette lettre est tout au long dans les éclaircissemens du P. le Gobien.

rée en nôtre faveur. Voici comme la chose s'est passée.

Les Jesuites travailloient depuis plus de cinquante ans à la Chine avec un succez qui étõnoit également l'Europe & l'Asie , quand les Peres Jean-Baptiste de Moralès Dominicain , & Antoine de Sainte Marie de l'Ordre de S. François , tous deux Espagnols , crurent être obligez en conscience de troubler la paix de cette florissante Mission. Consommez , à ce qu'il leur sembloit , dans les sciences & dans la connoissance de la langue du País ; ils étoient à la Chine depuis trois ou quatre ans , ils comptèrent pour rien ce grand nombre de Missionnaires, qui avoient blanchi dans les travaux & dans l'étude des caracteres Chinois.

Comme ils n'étoient pas

contens des Jesuites Portugais car les Dominicains Espagnols ne font pas toujours disposez à s'en accommoder , ils se firent d'abord un scrupule de marcher sur leurs traces ; ils écrivirent ensuite dans la Chine & à Manille qu'ils avoient vû l'abomination de la desolation dans le lieu saint ; que le Christianisme étoit prophané par la superstition, & que les Ministres mêmes de Jesus-Christ defendoient l'idolâtrie au lieu de la combattre. Les Evêques de Manille animez du zèle , s'en plainquirent aussi-tôt à nôtre Saint Pere la Pape Urbain VIII. & accusèrent vivement les Jesuites d'introduire dans leurs Missions, des pratiques contraires aux usages de l'Eglise , aux bonnes mœurs & à la pureté de la Foy. Mais ils s'en repen-

tirent bien-tôt après , & dès qu'ils furent instruits de la vérité; ils se retractèrent par une seconde Lettre, plus forte encore & plus édifiante que la première. Ils avoüèrent qu'on les avoit surpris par des relations peu fidelles , que comme il étoit du devoir d'un Evêque d'attaquer l'erreur, il étoit aussi de la justice de reconnoître l'innocence & de condamner la calomnie. *Nous sommes, disent-ils, obligez en conscience de justifier les Peres de la Societé, contre des injustes accusations & de défendre de tout nôtre pouvoir leur innocence & la verité.*

Cette declaration authentique devoit, ce semble, calmer la tempeête ; mais le Pere de Moralés s'imagina qu'après s'être embarqué, quoy que légèrement dans cette affaire , il n'y avoit

pour luy d'autre parti à prendre que de pousser les choses à l'extrémité; & d'éclairer une bonne fois le monde sur les desordres des Jesuites. Il vint donc luy-même à Rome, & voicy un extrait des propositions qu'il presenta au Souverain Pontife pour être qualifiées.

Il demandoit 1. si les Chrétiens de la Chine étoient obligez de jeûner, de garder les Fêtes de l'Eglise, de se Confesser & de Communier une fois chaque année.

2°. Si les Missionnaires pouvoient dans le Baptême des Femmes, omettre la Ceremonie de la salive, du sel, & de l'huile des Catechumènes; s'ils pouvoient aussi se dispenser de leur administrer l'Extrême-Onction.

3°. S'il étoit permis aux Chi-

nois de prendre dans le prêt trente pour cent, selon la loy de l'Empire, quand d'ailleurs on ne veut pas faire profiter son argent, & qu'on ne souffre rien en le prêtant.

4^o. & 5^o. Si l'on peut permettre aux usuriers publics qui veulent se faire Chrétiens, de continuer leur usure en cas que les Mandarins les y contraignent; & si leurs enfans sont obligez à restituer.

6^o. Les Idolâtres ont coutume d'amasser de l'argent dans les Villes & dans les Bourgades, pour faire des sacrifices aux faux Dieux, ou pour des Fêtes pleines de superstitions. Les Chrétiens peuvent-ils y contribuer, dans la crainte, s'ils ne le font pas, de s'attirer la haine & le ressentiment des Payens?

7°. Les Mandarins sont obligez en certaines occasions de faire des sacrifices à l'Idole *Chim ho an*, de se prosterner devant luy & de l'adorer: Est-il permis aux Chrétiens qui sont en charge, d'entrer dans ce temple, de cacher une croix dans leur main ou parmi les fleurs de l'autel; & de faire ensuite à l'exterieur toutes les Ceremonies, sous pretexte qu'ils réfèrent dans leur esprit tous ces honneurs, non à l'Idole, mais à la croix qu'ils ont cachée.

8°. On fait toutes les années des sacrifices à Confucius dans son temple, pour luy rendre graces d'avoir enseigné les Chinois, & pour luy demander la sagesse, l'esprit & le succès dans ses études. Les Chrétiens peuvent-ils offrir de semblables sacrifices, y assister, ou se

servir d'une croix pour diriger leur intention ?

9°. On fait aussi de semblables sacrifices à ceux qui sont morts ; les Chrétiens peuvent-ils y assister , ou les offrir eux-mêmes en cachant une croix ?

10. Si les Chrétiens font en leur particulier toutes ces Ceremonies, sans prétendre autre chose que de rendre purement à leurs ancêtres un culte civil , ne peut-on pas au moins le tolérer, sur tout s'ils mettent une croix sur l'autel avec les offrandes.

11. C'est la coûtume dans ces occasions de suspendre un tableau , qui est selon les Chinois , le siege de l'ame, c'est-à-dire , où l'ame en effet repose , & reçoit le sacrifice, les reverences , les prieres des assistans. Au reste ce tableau est

sur un autel véritable. Un Chrétien peut-il avoir chez luy de semblables tableaux & s'en servir dans les Ceremonies ?

12. Quand quelqu'un meurt, on élève dans sa maison un autel auprès du cercueil ; on brûle en son honneur des parfums & des bougies ; on suspend son tableau , devant lequel les parens & les amis de la famille s'inclinent, &c. Cela est-il permis ?

13. Est-il nécessaire de déclarer à ceux qui demandent le Baptême que la Religion Chrétienne défend tout sacrifice & toute idolâtrie ?

14. Parmi les Chinois , *Xim* signifie la même chose , que *Saint* parmi nous. Peut-on s'en servir pour honorer les idolâtres , & dire par exemple que Confucius est un Saint ?

15. Est-il permis aux Missionnaires, à l'exemple des Chinois, de mettre dans nos Eglises & sur un Autel un tableau, où l'on écrive ces paroles. *Que l'Empereur de la Chine vive mille & mille années.*

16°. Peut-on offrir le sacrifice de la Messe pour les Chinois Idolâtres, qui sont morts dans leur infidélité.

17°. Comme les Payens sont fort scandalisez de nous entendre dire que Jesus Christ a été crucifié, est-il nécessaire de leur parler de ce mystère & de leur montrer l'image du crucifix ?

Voilà, Monseigneur, sur quoy le R. P. de Moralés voulut être éclairci. En trois ou quatre années d'une étude assez superficielle, il avoit pû dévorer les sciences de la Chine les plus

épineuses ; il en avoit pénétré tous les mystères. Mais sa vie, son esprit, toute sa Théologie furent trop courtes pour se déterminer sur les matières les plus communes du Catechisme ; & il jugea à propos de faire une seconde fois le tour du monde , pour demander à la sacrée Congregation si l'usure publique doit être défendue aux Chrétiens ; si l'on peut offrir de vrais sacrifices aux Idoles ; s'il est permis de feindre sa Religion , & de paroître Idolâtre au dehors , pourvu qu'en secret on adore le vrai Dieu ; si l'on doit prier pour les damnés & canoniser dans ses discours ceux qu'on sçait être morts dans l'infidélité ; si un Chrétien peut ignorer Jésus-Christ crucifié.

Voilà ce que c'est que d'avoir

une conscience trop delicate. Un sçavant scrupuleux a souvent plus de peine à se déterminer qu'un ignorant de bon sens. Ce qui me surprend, Monseigneur, c'est que le R. P. de Moralés, n'ait pas poussé ses doutes plus loin, il devoit, ce me semble, à toutes ces questions, en ajoûter encore une plus nécessaire au repos de sa conscience, & demander à la Congregation, s'il est permis à un Religieux, à un Prêtre, à un Missionnaire d'imposer au Tribunal le plus auguste de l'Eglise, en accusant sans fondement ses freres, de prévaricatiõ de superstition, & d'idolâtrie.

Pour tout autre Theologien, la question n'étoit pas bien difficile à résoudre, mais pour le Pere de Moralés qui doutoit de tout, & qui pouvoit bien en

cela prendre le plus mauvais parti ; je croy qu'avant que de rien proposer , il eût été à propos de commencer par connoître toutes ses obligations sur ce point.

Car enfin , quoyque le decret qui fut donné conformément à ces faits supposez , ne parle en aucune maniere des Jesuites, on sçait assez que le Pere de Moralez a voulu par-là faire entendre à toute la terre , qu'ils étoient coupables de ces abominations. Il s'en est assez expliqué par ses lettres & dans ses discours particuliers. Il s'en faisoit même un point de Religion. Mais de quoy ne sont pas capables les gens de bien, quand sous pretexte de zèle , ils peuvent se cacher à eux-mêmes leur animosité ?

Cependant les Jesuites de la

Chine avertis de ce qui s'étoit passé en Europe députerent le Pere Martini de leur Compagnie , pour informer la Cour de Rome du veritable état de leurs Missions. Dès qu'il fut arrivé, il expliqua au saint Pere & aux Cardinaux les coûumes particulieres des Chinois , leurs loix , leur politique, leur religion. Il declare en même temps , ce que les Missionnaires de nôtre Compagnie, avoient jusqu'alors toleré ou permis aux nouveaux Chrétiens de la Chine, Enfin il supplia sa Sainteté de regler la maniere dont les Ministres de l'Evangile devoient en user à l'avenir. Comme l'on avoit long-temps auparavant écouté le Pere de Moralés , on écouta aussi les tres-humbles remontrances du Pere Martini , & voicy comme on fit

fit droit aux parties par un second Decret.

a Les Missionnaires de la Compagnie à la Chine, n'ayant pas encore été ouïs, quand on proposa diverses questions à la sacrée Congregation de *Propaganda*, & les faits ayant été differemment exposez, nôtre tres-saint Pere a renvoyé cette affaire à la Sacrée Congregation de la suprême & generale Inquisition de la foy; laquelle a repondu de la maniere suivante, après s'être fait rapporter le sentiment des qualificateurs.

1. On demande si les Missionnaires quand ils baptisent les nouveaux Chrétiens doivent leur declarer qu'ils sont obligez sous peine de peché

a Réponses de la S. Cong. en 1656.

M

„ mortel à l'observance du
„ droit positif, en ce qui re-
„ garde les Jeûnes, les Fêtes
„ de l'Eglise, la Confession
„ annuelle & la Communion
„ Pascale.

„ Voicy les raisons qu'on
„ peut avoir d'en douter tou-
„ chant le jeûne; les Chinois
„ ont tous coûtume dès leur
„ enfance de faire chaque jour
„ trois repas, parce que la
„ nourriture du País est tres-
„ legere; de plus les Mandarins
„ seroient obligez d'aller au
„ Palais, & d'y demeurer à jeûn
„ depuis huit heures du matin,
„ jusques à deux heures après
„ midi. Ce qui leur seroit ab-
„ solument impossible.

„ Touchant les Fêtes, la plû-
„ part des Chrétiens sont obli-
„ gez de travailler, pour gag-
„ gner leur vie; outre cela, ils

ont souvent ordre des Man-
darins de faire les jours de
Fêtes plusieurs œuvres fer-
viles. Les Mandarins même
qui ont embrassé la foy doi-
vent aussi aller au Palais ces
mêmes jours, sous peine de
privation de leur Charge.

Les Missionnaires sont en
petit nombre; le Royaume est
tres-vaste. Ainsi il est impossi-
ble à tous les Chrétiens d'en-
tendre la Messe les jours de
Fêtes, de se Confesser tous les
ans, & de Communier à Pâ-
ques.

La Sacrée Congregation,
selon ce qui vient d'être rap-
porté, a été d'avis que les
Missionnaires fissent connoi-
tre aux Chrétiens; que le
droit positif touchant les jeû-
nes, l'observation des Fêtes,
la Confession & la Commu-

„ nion de chaque année, les
 „ obligeoit sous peine de pe-
 „ ché mortel ; mais qu'ils pou-
 „ voient en même temps leur
 „ expliquer les raisons que les
 „ fidèles ont quelquefois de se
 „ dispenser de l'observation des
 „ preceptes. Qu'on pouvoit
 „ aussi, si Sa Sainteté le trou-
 „ voit bon, donner aux Mis-
 „ sionnaires le pouvoir d'en dis-
 „ penser, dans les cas particu-
 „ liers seulement, & quand ils
 „ le jugeroient à propos.

„ 2^o On demande s'il est ne-
 „ cessaire d'observer dans le
 „ Baptême des femmes adultes,
 „ toutes les Ceremonies de l'E-
 „ glise. S'il suffit de conferer
 „ seulement l'extrême-Onction
 „ à celles qui le demandent. Si
 „ même on peut la leur refu-
 „ ser quand on craint pru-

demment d'exciter par - là “
une perſecution, ou de faire “
un ſcandale. “

Les raiſons d'en douter ſe “
prennent de l'extrême mo- “
deſtie des femmes Chinoiſes, “
de leur pudeur naturelle, de “
leur éloignement infini de “
tout commerce avec les hom- “
mes, dont elles évitent même “
la vûë avec ſoin: de ſorte, que “
ſi les Miſſionnaires ne ſe “
comportent en ces occaſions “
avec beaucoup de retenuë & “
de précaution, non-ſeulement “
ils ſcandalifent les Chinois, “
mais ils expoſent même la “
Religion à un danger évi- “
dent de ſe perdre. “

La Sacrée Congregation “
ayant égard à ce qui eſt ex- “
poſé, juge qu'on peut alors “
omettre certaines Ceremo- “
nies dans l'adminiſtration du “

„ Baptême, & même se dispen-
„ ser de donner l'extrême-On-
„ ction, quand la necessité est
„ pressante.

„ 3°. On demande si les gens
„ de Lettres qui sont Chrè-
„ tiens, peuvent en conscience
„ faire les Ceremonies qui se
„ pratiquent en l'honneur de
„ Confucius quand on les re-
„ çoit Bacheliers. Car alors nul
„ Sacrificateur, nul Prêtre des
„ faux Dieux, nul Ministre de
„ la Secte des Bonzes ne se trou-
„ ve à ces Ceremonies. On ny
„ fait rien qui ait été institué
„ par les Idolâtres. C'est seule-
„ ment une assemblée de Sça-
„ vans & de Philosophes, qui
„ reconnoissent Confucius pour
„ leur Maître, & qui luy ren-
„ dent des honneurs purement
„ civils & politiques, selon leur
„ premiere institution.

Car tous ceux qui doivent “
être admis aux degrez , vont “
dans la salle de Confucius, où “
le Chancelier , les Docteurs “
& les Examineurs les at- “
tendent. Quand ils y sont ar- “
rivez , ils font les reverences “
& les inclinations , selon la “
coûtume du Pais , devant le “
nom du Philosophe ; comme “
les Disciples le pratiquent à “
l'égard de leurs Maîtres vi- “
vans , sans luy rien offrir. “
Ainsi après avoir par-là re- “
connu Confucius pour leur “
Maître , ils reçoivent du “
Chancelier leur degré , & ils “
se retirent. De plus cette “
salle est un College & non “
pas proprement un Temple : “
car elle est fermée à tout le “
monde , excepté aux gens “
de Lettres. “

La Sacrée Congregation. “

„ selon ce qui a esté exposé, a
„ jugé qu'il falloit permettre
„ ces Ceremonies aux Chré-
„ tiens de la Chine, car il pa-
„ roît que c'est-là un culte pu-
„ rement civil & politique.

„ 5. On demande si les Ce-
„ remonies établies selon les
„ maximes des Philosophes
„ pour honorer les morts, peu-
„ vent être permises aux Chré-
„ tiens, après en avoir retran-
„ ché tout ce qu'on y a depuis
„ ajouté de superstitieux.

„ On demande aussi si les nou-
„ veaux Chrétiens peuvent
„ pratiquer les Ceremonies
„ qu'on juge être licites, avec
„ leurs parens Idolâtres.

„ On demande encore si les
„ Chrétiens sur tout en fai-
„ sant une profession de foy,
„ peuvent assister aux Ceremo-
„ nies superstitieuses des Ido-
„ lâtres

lâtres , pourvû qu'ils ne les
approuvent pas , & qu'ils ne
se mêlent point dans l'action.
Leurs parens trouveroient
tres-mauvais qu'ils se dispen-
sassent de ce devoir de civi-
lité , & cette negligence se-
roit entre eux une source de
haine & de division. Au reste
les Chinois ne regardent
point les morts comme des
Divinitez, ils n'esperent rien
d'eux , ils ne leur demandent
rien.

Il y a trois occasions où les
Chinois honorent les morts.
Quand quelqu'un est dece-
dé , soit Idolâtre , soit Chré-
tien ; c'est une coûtume in-
violable de dresser une table
ou espece d'autel dans sa mai-
son ; d'y placer son image ou
un tableau , dans lequel on a
écrit son nom ; cette table

„ est ornée de fleurs , de casso-
„ lettes, de bougies ; & derrie-
„ re , on met le corps dans un
„ cercüeil.

„ Tous ceux qui viennent
„ dans la maison pour faire leur
„ complimens de condolean-
„ ce, se mettent à genoux trois
„ ou quatre fois , & courbent
„ la tête jusqu'à terre , devant
„ l'image du mort ; & devant
„ le tableau où son nom pa-
„ roît écrit. De plus ils por-
„ tent avec eux des bougies &
„ des parfums qui brûlent sur
„ cet autel , ou plûtoſt sur cet-
„ te table , devant la même
„ image.

„ La ſeconde maniere d'hono-
„ rer les morts , ſe pratique
„ deux fois l'année dans la ſalle
„ des anceſtres , c'eſt ainſi que
„ les Chinois l'appellent , &
„ non pas un temple , car ils

dissent, *Tsu tang*, ce sont des monumens où l'on conserve la memoire des morts. Il n'y a que les plus considerables du Royaume, & les plus riches qui puissent avoir de pareils appartemens. On n'y enterre personne, parce que les montagnes seules sont à la Chine destinées à cet usage. On n'y voit que le portrait du plus noble des ancêtres de la famille, mais les noms de tous les autres, mêmes des enfans & des filles qui sont decedez, s'y trouvent écrits sur de petites planches de bois d'un pied de long, avec la qualité, le sexe & l'âge d'un chacun, & le jour même de son decés. Ces planches sont disposées sur des gradins, les unes au dessus des autres.

C'est dans cette salle que

„ toute la parenté s'assemble
„ deux fois l'année. Les plus
„ riches y offrent des viandes,
„ des bougies, des parfums. Les
„ pauvres qui ne peuvent avoir
„ ces fortes de salles, gardent
„ dans leur maison les tableaux
„ où sont les noms de leurs
„ morts. Ils les mettent dans
„ un lieu particulier, & quel-
„ que fois même sur un autel
„ avec les images de nos Saints,
„ parce que la petitesse de leur
„ maison ne leur permet pas de
„ les placer ailleurs. Au reste
„ ils ne rendent aucun hon-
„ neur à ces tableaux, & ils
„ ne leur font aucune offran-
„ de. Car ces Ceremonies ne
„ se doivent pratiquer que dans
„ les salles des ancêtres; ceux
„ donc qui n'en ont point, ne
„ font aucune de ces Ceremo-
„ nies.

Les Chinois honorent en-
core leurs ancêtres auprès
de leurs tombeaux , qui sont
tous sur les montagnes hors
des murailles de la Ville , se-
lon les loix de l'Empire. Les
enfans & les proches parens
de la famille y vont du moins
une fois l'année, au commen-
cement de May. Ils arrachent
les herbes qui ont crû tout
autour de la sepulture : ils
pleurent , ils se prosternent ,
ils préparent des viandes cui-
tes & du vin ; & après avoir
fini leurs lamentations , ils
boivent & ils mangent.

La Sacrée Congregation,
selon ce qui a été rapporté,
a jugé qu'on pouvoit tolérer
dans les Chinois Chrétiens ;
les Ceremonies des ancêtres,
même avec les Gentils , en
retranchant néanmoins ce

„ qu'il y a de superstitieux. Elle
 „ a aussi jugé que les Chrétiens
 „ pouvoient assister avec les
 „ Gentils à leurs Ceremonies
 „ superstitieuses, sur tout quand
 „ ce n'est point pour eux une
 „ occasion de chûte, quand ils
 „ ne peuvent autrement éviter
 „ les querelles & les inimitiez
 „ de leurs proches.

Ce Decret fut porté dans
 l'assemblée generale de l'In-
 quifition, & approuvé par nô-
 tre Saint Pere le Pape Alexan-
 dre VII. le 23. de Mars de
 l'année 1656.

Le Pere Martini qui l'avoit
 obtenu après une longue dif-
 cussion, & un examen tres-ri-
 goureux, retourna à la Chine,
 persuadé que dorénavant les
 Ministres de l'Evangile, unis
 par la charité de Jesus-Christ,
 travailleroient à la conversion

de ce grand Empire dans un même esprit , & dans une parfaite conformité de sentimens. Mais Dieu dont les jugemens sont toujours adorables & toujours cachez , ne permit pas que nos adversaires ouvrirent les yeux à la lumiere. Ils avoient proposé leurs raisons , nous avions ensuite expliqué les nôtres ; il étoit naturel de s'en tenir au dernier jugement qui étoit contradictoire. Cependant ils se firent un point de conscience, & plût à Dieu qu'ils ne s'en fussent pas fait un point d'honneur, de protester contre ce Decret. Ce fut en vain que nous tâchames de leur persuader cette maxime de S. Jerôme, que deux Ministres de Jesus-Christ qui disputent sur un point de Religion , gagnent toujours l'un & l'autre leur

cause, quand ils se soumettent tous deux à la verité. *Vicisti & ego vici*. On ne put obtenir qu'ils suivissent les nouveaux Ordres de la Sacrée Congregation, & nous avons eu la douleur de voir toujours quelques particuliers, qui s'y sont opposez.

Ce n'est pas, Monseigneur, que je prétende par-là, que le premier Decret ait été absolument revoqué par le second, & que celui-cy soit de telle nature, qu'on ne puisse encore en faire un troisiéme, si l'on connoît dans la suite plus clairement la verité des faits. Mais comme un troisiéme Decret supposeroit assurément qu'on n'auroit gueres compté sur les relations des Jesuites, de même le second Decret marque assez que la Sacrée Congregation

n'a pas ajoûté foy aux témoignages du Pere Moralés.

Et certainement , puisqu'il s'agissoit de donner aux Missionnaires des reglemens de pratique, sur la conduite qu'ils devoient tenir à l'avenir, & non pas des éclaircissemens sur des questions speculatives; il falloit bien qu'on se défiât des premieres informations; autrement un second Decret eût été non-seulement inutile , mais encore tres-dangereux; puisque par-là, bien loin de rendre la paix à la Chine, on y auroit entretenu & même augmenté la division.

Que si nos aduersaires ont eu raison de ne s'y pas soumettre , comme ils ne s'y sont pas en effet soumis , sous pretexte que les faits n'ont pas été fidellement rapportez , jamais Rome ne décidera rien sur ces

matieres qui nous oblige; puis-que nous pourrons toujourns protester aussi bien qu'eux , qu'elle n'a pas été fidelement informée de la verité des faits.

Il est vray qu'on peut en certaines occasions ; & pour peu de temps, suspendre l'execution d'un ordre ; sur tout quand il est manifestement obtenu sur un faux allegué; mais quel Tribunal au monde pourra justifier des personnes , qui ont refusé durant plus de quarãte ans d'obéir à un Decret , du moins en apparence, contradictoire.

Avant que de finir cette Lettre , je ne puis , Monseigneur, me dispenser de faire quelques reflexions , qui suivent naturellement de ce que j'ay eu l'honneur de vous dire.

La premiere regarde les Jesuites. Quand nôtre Saint Pere

changeroit à l'avenir quelque chose à leur pratique dans la Chine ; le public ne peut sans injustice , desapprouver la conduite qu'ils y ont tenuë jusqu'ici. Car enfin, que devoient faire des Missionnaires zelez & prudens , qui entrent pour la premiere fois dans un Empire , dont les mœurs , les sciences , les loix sont infiniment différentes des nôtres ? Falloit-il d'abord renverser tout ce qui n'étoit pas conforme à nos usages, & arracher sans distinction l'yvraye avec le bon grain ? Nous allions cõquerir des ames & non pas changer l'ordre des Republiques , sçachant bien que le *Royaume de Iesus-Christ n'est pas de ce monde.*

Nous avons donc cru qu'il étoit de la prudence Chrétienne de considerer long tems

l'ennemi, avant que de le combattre ; de l'attaquer ensuite par son foible , & non pas par les endroits que la sagesse du gouvernement avoit mis à couvert de nos anathêmes ; d'aller enfin troubler la fausse paix de ceux qui vivent dans les tenebres du peché , mais de *laisser aux morts le soin d'ensevelir leurs morts.*

C'est-à-dire , Monseigneur , pour vous parler plus simplement , qu'après avoir examiné tres-long temps, de bonne foy, & sans aucune prévention les Ceremonies de la Chine , considéré ce qui convenoit à l'édification publique & à la pureté de la foy , pesé au poids du Sanctuaire les moyens les plus feurs d'avancer la Religion dans ce grand Empire , nous avons enfin crû devoir établir

l'ordre qui s'y observe avec succès depuis un siècle, & que Rome même, il y a plus de quarante ans, a permis & approuvé avec éloge. Que si après tout cela nos adversaires trouvent encore à redire à notre conduite, il faudra dorénavant pour leur plaire, changer les loix les plus saintes de la sagesse & de la prudence Chrétienne.

La seconde reflexion regarde le procédé de nos adversaire : certainement, on ne peut trouver mauvais, qu'ils ayent été d'un sentiment contraire à celui des Jesuites. Car outre que la vérité ne se presente pas toujours également à tous les esprits, il faut convenir que cette premiere image de Cere monies Chinoises a quelque chose de fort choquant pour

de nouveaux Missionnaires. Je loüe même beaucoup leur courage d'avoir deféré aux Evêques & au Saint Siege ceux qu'ils croyoient égarez dans les voyes du salut; ils vouloient nous convertir, avant que de travailler à la conversion des infideles; nous devons sans doute leur en sçavoir gré, & être disposez par un esprit de reconnoissance, à leur rendre les mêmes offices en semblables occasions.

Mais si jamais ces occasions se presentent, ce qui n'est pas tout-à-fait impossible, voicy les regles que je me veux prescrire, afin de n'avoir rien à me reprocher devant Dieu.

1. Je ne considereray jamais ni la nation ni l'habit particulier de ceux que je voudray reformer, de crainte que cette

attention ne me prévienne peu favorablement à leur égard, & ne les rende coupables à mes yeux, lors même qu'ils seront innocent aux yeux de toutes les personnes raisonnables.

Comme la jalousie se glisse insensiblement parmi les personnes de même Profession, & qu'il est d'ailleurs naturel en matiere de science, de se preferer aux autres, je me diray souvent à moy-même, *frater noster es, crescas in mille millia*. Ce sont mes Freres dont la gloire me doit être aussi chere que la mienne propre. Ce sont des Ministres de Jesus-Christ pleins de zèle, de capacité, de bonnes intention, qui depuis un siecle portent *le poids de la chaleur & du jour*, dans la vigne du Seigneur; pour moy je suis encore à la porte, & il s'en faut

bien que je n'aye toute leur experience.

3. ^a Mais quand je possederois toutes les sciences ; quand j'aurois une parfaite connoissance de tous les mysteres , jusqu'à passer pour un Prophete ; quand ma foy pourroit transporter les montagnes , & me soutenir au milieu des flammes ; je seray toujours persuadé que sans la charité je ne suis rien , & que sans cet esprit de douceur & de moderation qui est inféparable du veritable zéle , je ne puis jamais reprendre utilement les défauts de mes Freres. Car la charité est patiente , elle est douce, elle n'est ni curieuse , ni temeraire , ni precipitée , elle ne se pique & ne s'aigrit jamais, elle tolere tout , elle souffre tout. Dans ce portrait de la charité

^a S. Paul ad Cor. I. c. 13.

parfaite , que S. Paul nous a tracé , il n'y a pas un trait qui ne peigne mes devoirs , & qui ne soit pour moy un point particulier d'une salutaire instruction.

Si néanmoins , comme il se peut faire , le bien public , l'intérêt de la Religion , ma propre conscience m'obligeoit de découvrir aux Superieurs Ecclesiastiques les déreglemens de mon prochain ; alors j'affaiblonneray ma correction de tant de modestie & de retenue , que le monde sera persuadé , que je ne cherche point à humilier mes Freres , & que je n'ay en vûë que le salut des ames , & l'édification de l'Eglise.

Ainsi bien loin de profaner mes écrits par des injures atroces , par des exagerations outrées , par des calomnies indi-

gnes, non-seulement d'un Chrétien, mais encore d'un honnête-homme; je rapporteray de Bonne foy le mal qui me scandalise, sans jamais diffimuler le bien que je connois: car enfin il est difficile que mes adversaires ne meritent par quelque endroit mon estime; si je ne puis tout-à-fait approuver ce qui paroît au dehors, j'excuseray du moins leurs intentions; & sur tout dans le dessein que j'ay d'effacer par un vray zèle la tâche de quelque particulier, je me garderay bien de noircir malignement tout le corps.

5. J'ay encore un autre écueil à éviter, qui n'est pas moins dangereux que les premiers. Ceux que j'accuseray ne manqueront pas apparemment d'ennemis; car qui est-ce qui n'en

a pas dans le monde ? Plus le merite est éclatant, plus il est exposé aux traits de la malignité. Ces ennemis toujours attentifs aux occasions de nuire, embrasseront peut-être ma cause avec trop de chaleur ; ils voudront m'aider de leur credit, de leurs biens, de leur plume. Les facilitez que je trouveray de reüssir par leur moyen, m'engageront insensiblement dans leurs interêts particuliers. Il ne me restera plus de liberté pour agir, & je deviendray sans y penser l'instrument de leur passion & de leur haine.

Ainsi, à la charité & au zèle qui m'animoient peut-être dans les commencemens, succederont le trouble & le bruit confus de la cabale. Ce n'est pas ainsi que la Religion veut être défenduë. Un exposé sim-

ple, humble, sincere, fera mieux connoître la verité, que l'emportement scandaleux d'un parti plein d'animosité.

6. Oserois-je encore prendre une précaution, que bien de gens jugeroit peut-être inutile, mais qui me paroît néanmoins nécessaire; tant je suis persuadé que l'homme, quelque profession de vie qu'il ait embrassée, est capables des plus grandes fautes.

Les Heretiques que l'erreur a separez des interets de l'Eglise, ne sont presque jamais utiles pour soutenir la bonne cause, s'ils semble quelquefois se déclarer pour la verité, ce n'est que pour la trahir dans la fuite, en portant secretement un coup plus funeste à la Religion. Je ne puis donc jamais en conscience leur prêter

des armes, leur donner ma confiance, & me mettre avec eux en une espece de societé, pour attaquer les enfans & les Ministres de la véritable Eglise.

Quel scandale si l'on voyoit leurs libelles remplis de memoires sanglans, que je leur aurois fournis contre des Missionnaires ! Quelle horreur, si pour mieux réüssir dans mes desseins, je me servois de leur plume, de leurs conseils & de leur credit. En user de la sorte, ce seroit prendre en main le flambeau de l'Herésie, pour aller échauffer l'esprit de mes Jugés, pour donner un faux jour à mes raisons, & pour noircir peut-être par-là, l'innocence & la verité ! Nous ne vivons plus au temps de ces Prophetes, qui faisoient sortir des fo-

rests, les ours & les lions pour déchirer leurs ennemis.

Mais peut-être me sera-t-il permis d'attirer sur eux *le feu du Ciel* ; c'est-à-dire, les foudres de l'Eglise ? Quand on se fait un plaisir secret d'humilier son frere ; quand on flatte par là tout un parti d'une vaine esperance, on ne sçait gueres de quel esprit on est animé. Ce n'est pas assurément de l'esprit de la nouvelle loy ; ce n'est pas même de celuy d'Elie, qui souffroit apparemment en son cœur, par un sentiment de compassion, une partie du mal que Dieu luy commandoit de faire aux autres.

Je souhaiteray donc au contraire, de m'être moy-même trompé dans mes accusations ; je reconnoîtray de bonne foy, mes adversaires innocens, dés

que l'Eglise les aura justifiez ; je ne chercheray point les moyens de surprendre de nouveaux juges , qui soient moins instruits & moins favorables à mes parties que les premiers. Enfin j'apprehenderay toujours que ce feu celeste , dont je les menace , ne me noircisse moy-même , & ne les rende plus éclatans.

Quand la Religion & la prudence Chrétienne ont ainsi prèvenu un esprit. Quand le cœur est fortifié par toutes ces regles de charité & de justice ; on peut alors sûrement s'abandonner à son zèle : & si ceux qui nous accusent si vivement depuis plusieurs années , veulent bien se consulter eux-mêmes devant Dieu , peut-être trouveront-ils , qu'ils ne les ont pas toutes observées parfaitement.

Mais puisque je suis insensiblement tombé sur ce qui regarde nos Adversaires ; je ne puis, Monseigneur, m'empêcher de faire une troisième réflexion sur leur conduite. Ils demandent avec empressement qu'on nous juge, & qu'on porte contre le Jesuites un nouveau Decret. Mais surquoy ? veulent-ils qu'on déclare simplement & absolument que Confucius & les Ames des morts passent à la Chine pour des Idoles ? Comme c'est-là un point de fait, que nôtre S. Pere & les Eminentissimes Cardinaux ne peuvent jamais connoître ni par eux-mêmes, ni par la lecture des livres, qu'ils n'entendent pas ; il faut nécessairement, pour prononcer avec leur sagesse ordinaire, qu'ils s'en rapportent aux témoignages

ges

ges des Missionnaires. Si ces témoignages ne s'accordent pas, comme ils ne s'accordent pas en effet, la prudence veut qu'on suspende le jugement, à moins qu'on ne vüeille s'arrêter au plus grand nombre. Que si on prend ce parti; c'est nous donner un gain de cause, puisque pour un Missionnaire qui se declare contre Confucius, il y en a plus de dix qui luy sont favorables.

Pensent-ils donc que la Sacrée Congregation doive défendre les Ceremonies politiques, parce qu'elles sont accompagnées de Ceremonies superstitieuses? Cerrainement c'est demander à la Sacrée Congregation qu'elle se condamne elle même; puisque elle a déclaré, comme je l'ay

déjà dit, qu'on pouvoit retrancher les actions superstitieuses, & pratiquer ensuite sans scrupule, celles qui ne le sont pas. D'ailleurs, on sçait avec combien de prudence elle veut qu'on ménage les Idolatres, quand il s'agit de conserver ou de changer leurs Coûtumes. Car voicy ce qu'elle ordonna aux Evêques qui furent envoyez à la Chine.

„ N'entreprenez jamais, leur
 „ dit-elle, de persuader à ces
 „ peuples de renoncer aux coû-
 „ tumes de leur Pais, à moins
 „ qu'elles ne soient très-mani-
 „ festement contraires à la Re-
 „ ligion & aux bonnes mœurs.
 „ En effet qu'y auroit-il de plus
 „ éloigné du bon sens, que de
 „ vouloir, pour ainsi dire, ren-

„ dre la Chine Françoise , ou
„ Espagnole, ou Italienne , ou
„ semblable à quelque autre
„ Province de l'Europe ? C'est
„ uniquement nôtre sainte Foy
„ qu'il y faut introduire, & non
„ pas nos manieres D'ail-
„ leurs comme c'est une incli-
„ nation naturelle à tous les
„ hommes d'estimer & d'aimer
„ leur Nation préférablement
„ aux autres, rien ne seroit plus
„ capable de nous rēdre odieux
„ à ces peuples , que de vou-
„ loir abolir leurs usages , par-
„ ticulierement ! ceux qui sont
„ établis de tout temps.

Nos adversaires n'ont donc plus qu'un troisiéme party à prendre ; c'est de dire que tout est mauvais , que tout est contraire aux bonnes mœurs , ou

à la pureté de la Foy. Pour connoître s'ils ont raison, je leur demande, si c'est-là une chose certaine, ou si l'on peut raisonnablement en douter. Si cela est douteux, on ne doit pas le condamner selon les regles de la Sacrée Congregation; *modò nè sint apertissimè Religioni & bonis moribus contraria.*

S'ils prétendent au contraire que c'est une chose très-claire, & aussi évidente qu'il est évident *que la Seine passe à Paris*, comme quelques-uns se font en effet expliquer. Comment la Sacrée Congregation le pourra-t-elle croire, puisque depuis un siècle, plus de cent Missionnaires, tous de bonne foy & la plupart très-habiles, ne s'en sont jamais apperçus. Si cent

Chinois venus à Paris par curiosité, protestoient à leur retour, qu'il n'y ont point vû de riviere; que même les Parisiens sont persuadez, qu'il n'y en a jamais eu; quelque chose au contraire que pussent dire cinq ou six de leur Compagnons, on ne croiroit pas à la Chine comme une chose incontestable, que la Seine passe à Paris; on suspendroit du moins son jugement jusqu'à ce qu'on fût mieux informé de la verité.

Mais s'il est clair que Confucius & les morts sont des Idoles, comme il est clair que *la Seine passe à Paris*, comment nos adverfaires ont-ils permis depuis tant d'années à leurs Chrétiens de leur rendre un culte public. Il y a environ quinze ans que Monsieur Maigrot est

Vicaire Apostolique, il a été instruit pas les Peres de S. Dominique; qui le reçurent au cōmencement beaucoup mieux que les Jesuites Portugais. C'est en quelque maniere leur élève. Il n'a donc rien ignoré de ce qu'ils pensoient sur cette matiere. Cependant durant plus de neuf ans, il a souffert dans les Provinces de son Vicariat, qu'on honorât Confucius, & qu'on pratiquât les Ceremonies des morts; s'il étoit évident que les Chrêtiens commissent en cela des Idolâtries, comme il est évident *que la Seine passe à Paris*, il ne pouvoit le tolerer sans être Prévaricateur, sans trahir la Religion, sans se rendre luy-même coupable d'Idolatrie.

Que les Jesuites en usent ain-

si, je ne m'en étonne pas, puisqu'ils regardent ces Ceremonies comme un culte civil & politique; s'il se trompent, ils sont du moins dans la bonne foy: mais ces Messieurs ne peuvent pas se rendre le même témoignage: Car enfin ils ne persuaderont jamais à toute l'Europe, qu'ils ayent eu besoin de douze ou de quinze années d'une étude constante & opiniâtre, pour découvrir une verité aussi clairement & aussi évidemment connue dans toute la Chine, *que la Seine l'est à Paris.*

Il faut donc, comme quelques-uns s'en sont déjà expliqués, partager le différent; permettre certaines Ceremonies & défendre absolument les autres. Mais s'ils sont contents de ce partage, où est le fruit d'une

guerre si odieuse pour la Chine & si scandaleuse dans l'Europe? Que demandons-nous autre chose? qu'avons-nous pratiqué depuis un siecle? & ceux qui nous attaquent à present, quelle autre conduite ont-ils tenuë depuis qu'ils sont dans leurs Missions? N'est-ce pas en vertu du second Decret de la Sacrée Congregation, que recevant les Ceremonies politiques, & rejettant les superstitieuses, nous avons vécu si long-temps dans le même esprit? Je les ay vû moy-même, ces nouveaux Apôtres, édifié de leur zèle, animé par leur exemple, soutenu de leur autorité, conduire avec nous le troupeau dans les mêmes paturages; nous marchions ensemble dans les voyes que le souverain Pasteur nous

avoit marquées ; & à l'ombre de la protection d'un Empereur qui peut-être un jour, fera le Constantin de l'Asie, nous travaillions tous avec ardeur à remplir le bercail de J. Christ.

a *Currebatis benè, quasi vos impedivit veritati non obedire?* Vous couriez sûrement dans les sentiers de la justice, & quoy qu'il y eût bien des dangers à éviter, ceux qui vous précédoient, n'étoient point de ces guides aveugles, qui en tombant les premiers, entraînent avec eux d'autres aveugles dans le précipice. Qui est-ce donc qui vous empêche d'embrasser la vérité que vous avez si long-temps reconnüe?

A toutes ces reflexions, Monseigneur, vous me permettrez

d'en ajoûter encore une autre, qui fut faite il y a quelques jours dans une compagnie où je me trouvoy.

On y parla long-temps des Ceremonies de la Chine, & les Jesuites n'y furent pas oubliez. Ceux qui au dehors paroïsoiēt les plus êchauffez, & qui au fond se mettoient peu en peine de ce qui se passe à la Chine, pourvû qu'ils eussent un pretexte specieux de nous decrier, ne voulurent pas même m'entendre, & il fallut malgré moy les abandonner à leur prévention. Les autres plus moderez & de meilleure foy, conquirent la verité & l'appuyèrent de toute leur force; il n'y en eut qu'un seul, qui sans prendre party, écouta froidement toute la dispute.

Cela même fit souhaiter à tout le monde de sçavoir son sentiment, & on le pressa de se déclarer. Pour moy, dit-il, quoy que vous en disiez, ils me paroissent tous également coupables, & j'avouë que je suis un peu en colere contre les deux partis.

Est il possible, ajoûta-t-il en soupirant, que des gens qui ont renoncé à toutes les douceurs de la vie, qui se font exiler eux-mêmes pour la foy, qui sacrifient leur santé, leur biens, leur liberté à Jesus-Christ; qui s'exposent tous les jours aux naufrages, aux prisons & aux martyres, n'ayent pas assez de patience & d'humilité pour se supporter un peu les uns les autres? On ne me persuadera jamais que ces dissensions naissent:

de la difference des sentimens. Croyez-moy, c'est le cœur, & non pas l'esprit qui dispute. Si ces Apôtres étoient tous Dominiquains, ou tous Jesuites? si, comme les premiers fideles, ils n'étoient qu'un cœur & qu'une ame, nous n'aurions pas tant de peine à les accorder.

J'eus beau luy représenter que les premiers Apôtres n'avoient pas eux-mêmes été toujours d'accord. Que S. Paul avoit repris S. Pierre avec quelque espede d'aigreur: qu'en suite, pour un sujet assez leger en apparence, il s'étoit separé de S. Barnabé, rompant ainsi le lien sacré dont l'esprit saint les avoit unis. ^a Qu'on remarquoit dans les disputes de S.

^a Dixit illis Spiritus Sanctus, Segregato mihi Paulum & Barnabam, &c. *Act. c. 13.*

Augustin & de S. Jérôme, je ne sçay quel air d'animosité, qui pouvoit faire juger que les plus grands Saints ne se dépouillent pas toujours entièrement de l'homme : qu'enfin il il suffisoit souvent d'avoir beaucoup de zèle & peu de prudence, pour causer de grands scandales dans l'Eglise.

Tout cela ne fut pas capable de le faire revenir, & il me repetoit toujours ces paroles de l'Apôtre. *Omnino delictum est in vobis quod judicia habetis inter vos; quare non magis injuriam accipitis ... sed vos injuriam facitis...* & hoc fratribus, Dites tout ce qu'il vous plaira, c'est en vous une espece de crime d'avoir ensemble des differens. Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt l'injure qu'on vous fait?

Bien loin de la souffrir, vous attaquez les autres, & même vos Freres.

Ces reproches, Monseigneur, étoient pressans pour ceux qui ouvrent les premiers la dispute avec trop de chaleur, & qui blessent, par un excez de zèle, les esprits qu'ils veulent, ce semble guerir de leurs erreurs. Mais ils ne tomboient pas sur les Jesuites; car enfin avons-nous jamais repoussé l'injure par l'injure? Nous pouvions à la Chine empêcher les établissemens des nouveaux Missionnaires, & détruire de cette maniere sans qu'il y parût, les accusations avec les Accusateurs. Bien loin d'en user ainsi, comme il nous eût été facile, nous nous sommes souvent employez en leur fa-

veur , & leurs propres Lettres font foy que c'est uniquement à l'ombre , & sous le nom des Jesuites qu'ils se sont soutenus dans leurs Missions. On n'a qu'à lire ce que le R. P. d'Alcala Dominicain écrit à Manille sur ce sujet , il y loue les grands travaux des Jesuites à la Chine , & il declare ingenuement , que sans leur appui , les autres Missionnaires ne seroient pas en état de remplir les moindres devoirs de leur Ministère. Nous avons donc secondé leurs bonnes intentions , & concouru à leurs établissemens. Nous avons pour l'amour de Jesus-Christ , non-seulement sacrifié nôtre ressentiment , mais encore nos interests particulier . Car enfin nous prévoyons assez ce qu'il

nous en coûteroit dans la fuite; mais la seule pensée que la Providence Divine ménageroit peut-être à la fin une paix solide & édifiante à nos Missions; nous consoloit par avance de tous ces maux.

Cette paix si précieuse aux yeux de Dieu, si nécessaire pour nôtre repos particulier, si utile à la conversion des Idolâtres, nous l'avons cherchée au travers des murmures, & des calomnies; ce n'est pas assez, j'ose dire que nous l'avons méritée par nôtre patience & par nos bons offices: que si de temps en temps il nous est échappé quelque plainte, c'est moins par le ressentiment de ce que nous souffrions, que par la douleur de voir le trouble & la desolation de nos Eglises.

Devions-nous donc pour calmer cet orage détruire en faveur de trois ou quatre nouveaux Missionnaires , ce que cinquante autres plus anciens & mieux instruits avoient si sagement établi ? Falloit-il risquer , je ne diray pas nôtre réputation (plutôt à Dieu qu'il n'en coutât pas d'avantage à la Religion) mais le salut du plus grand Empire du monde ? C'eût été , Monseigneur , une paix plus dangereuse que toutes les guerres , & je ne sçay si même à ce prix ; nous l'eussions pû conserver. Il restoit bien d'autres sujets de disputes ; qu'il n'est pas icy à propos d'approfondir.

Après tout , je veux croire que le plus grand mal vient du commun ennemi de la Reli-

gion. Le Demon toujours attentif à détruire le troupeau, ne perd aucune occasion de diviser les Pasteurs. Pour inspirer le désordre aux gens du monde, il met en œuvre toutes leurs passions; pour troubler les gens de bien dans leur ministère, il se sert même de leurs vertus. Ainsi le zèle est devenu une pierre de scandale; l'esprit de réforme, a sans y penser, arrêté le cours de l'Évangile, le desir de partager avec nous les travaux Apostoliques, a détruit l'œconomie de nos Missions. Ce ne sont pas ces nouveaux Astres qui se déclarent contre nous, c'est l'Enfer qui nous combat avec leurs armes.

Vous voyez, Monseigneur, que sans y faire reflexion, je

défends même nos adverfaires; car je ferois ravy que nous fuifions tous unis dans la charité de Jesus-Christ. J'excufe volontiers les foibleffes de quelques particuliers, Je loüe même leurs bonnes intentions, j'honore fur tout infinimét leur corps, que la science, la fainteté, l'ancienneté à rendu respectable à toute l'Eglife. Je voudrois feulement, qu'après être un peu revenus de leurs préjugez, ils vouluffent bien comprendre que l'idolatrie dõt ils font tant de bruit, eft un vain phantôme, qu'un zèle trop ardent a formé dans leur efprit, & qu'un peu de charité pourroit aifément diffiper, fi chacun vouloit oublier les prétendus intereffs de fon Ordre.

Pour moi je n'ay pû sans gemir, entendre redire aux fideles de l'Asie, ce que l'Apôtre avoit autrefois reproché aux Corinthiens ; je suis à Paul, & moy à Apollo, & moy à Cephass. Qu'importe pour l'établissement de la Foy, que l'Evangile soit prêché par Cephass, ou par Apollo? Que Paul gemisse dans les Prisons, qu'il soit humilié, calomnié, persecuté par ses Freres. Qu'Apollo, au-contrain, instruit à peine du Baptême de Jean-Baptiste, s'élève par son éloquence, & que de Prédicateur des anciens fideles, il se fasse encore le Prédicateur des Gentils ; que Cephass revêtu de tout le poids de l'autorité Apostolique, devienne seul la pierre fondamentale de ces nouvelles Eglises tout est bon, tout est

utile , pourvû que le nom du Seigneur soit annoncé par tout le monde. Mais ne divisons pas Jesus-Christ par des disputes dangereuses & ne tournons pas contre ses Ministres , le glaive qu'il ne nous a donné que pour détruire la puissance de l'Enfer.

Ce font-là , Monseigneur , les vœux que l'amour de la Religion inspire à tous nos Missionnaires pour la conversion de la Chine ; oserois-je en finissant cette Lettre , y joindre encore ceux qu'ils font tous les jours pour le salut , pour la gloire & la prospérité de vôtre Personne ? Je souhaite non seulement que vous en soyez persuadé , mais encore que vous jugiez de leurs sentimens par les miens , & sur tout par

la parfaite reconnoissance &
par le tres respectueux devoie-
ment avec lesquels je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VÔTRE ALTESSE

SERENISSIME,

Le tres-humble & tres-obeis-

sant serviteur, LOUIS

LE COMTE, de la

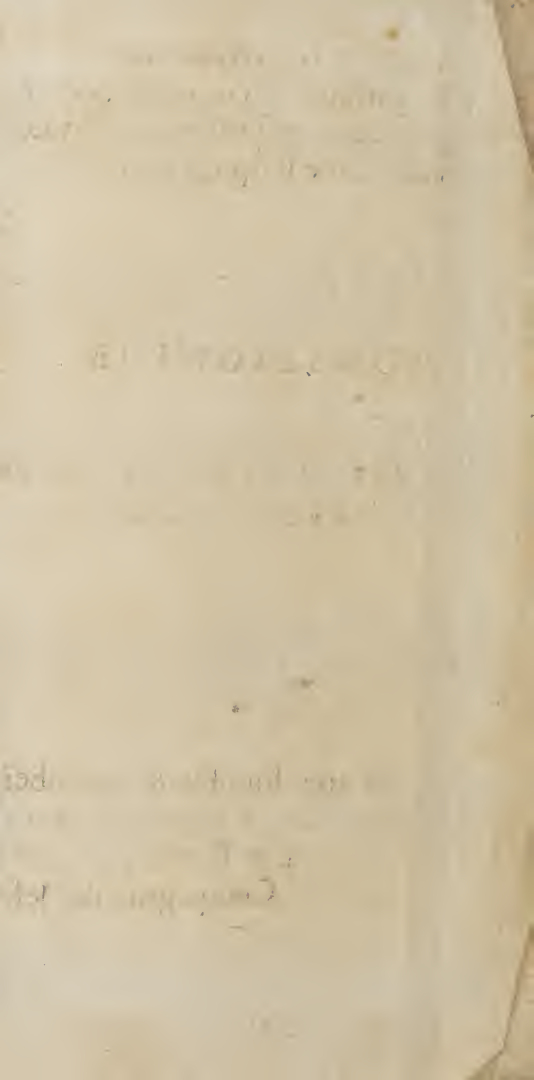
Compagnie de Jesus.

ADDITION.

J'Avois achevé cette Lettre ,
Lorsqu'on m'a communiqué
un nouvel écrit de Messieurs
les Directeurs du Seminaire des
Missions étrangères : intitulé ,
Status questionis Romæ nunc tē-
poris habitæ Confucio, & proge-
nitribus fato functis. Quoiqu'il
me semble que j'aye déjà refu-
té ce qu'il y a de plus essentiel
dans cette accusation, jē ne puis
me dispenser de dire que jamais
Livre n'a moins répondu à son
titre, que celui-cy; puisqu'il ne
touche pas même l'état de la
question; car il n'y est parlé que
des Ceremonies des Equinoxes,
que nous defendōs & que nous
avons toujourns défenduës aux
Chrêtiens de la Chine. D'ail-
leurs les faits qu'on y rapporte

ou sont faux ou sont alterez; & ces Messieurs ne s'accordent pas trop avec Monsieur Char-mot leur Agent à Rome : soit que ce Missionnaire ne les ait pas assez instruits ou qu'ils n'a-yent pas eux-mêmes pris soin de revoir ce qu'il a écrit sur cette matiere. Ceux qui liront ce qu'on publiera dans la suite pour nostre defense, seront as-surement persuadez de la ve-rité de ce que j'avance.

Je ne dis rien du Style de ce nouvel écrit dont ils pouvoient retrancher quelques expres-sions, qui sont assurément trop dures, si ce n'est que nous au-rons par là occasion de faire connoistre à tout le monde nô-tre patience & nôtre modera-tion.



02-3942

Alpha 1713971

W. J. ...



